



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



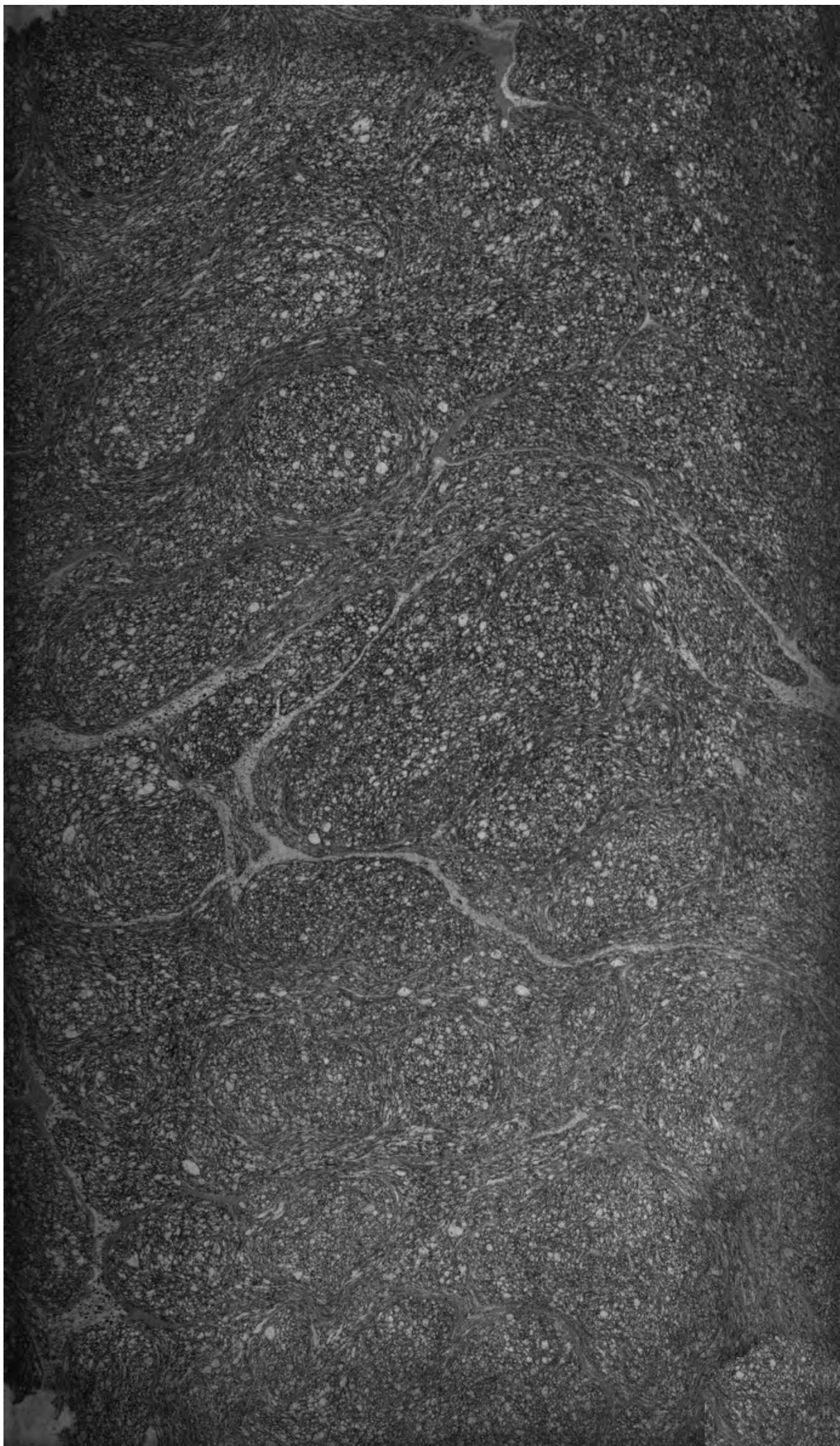
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

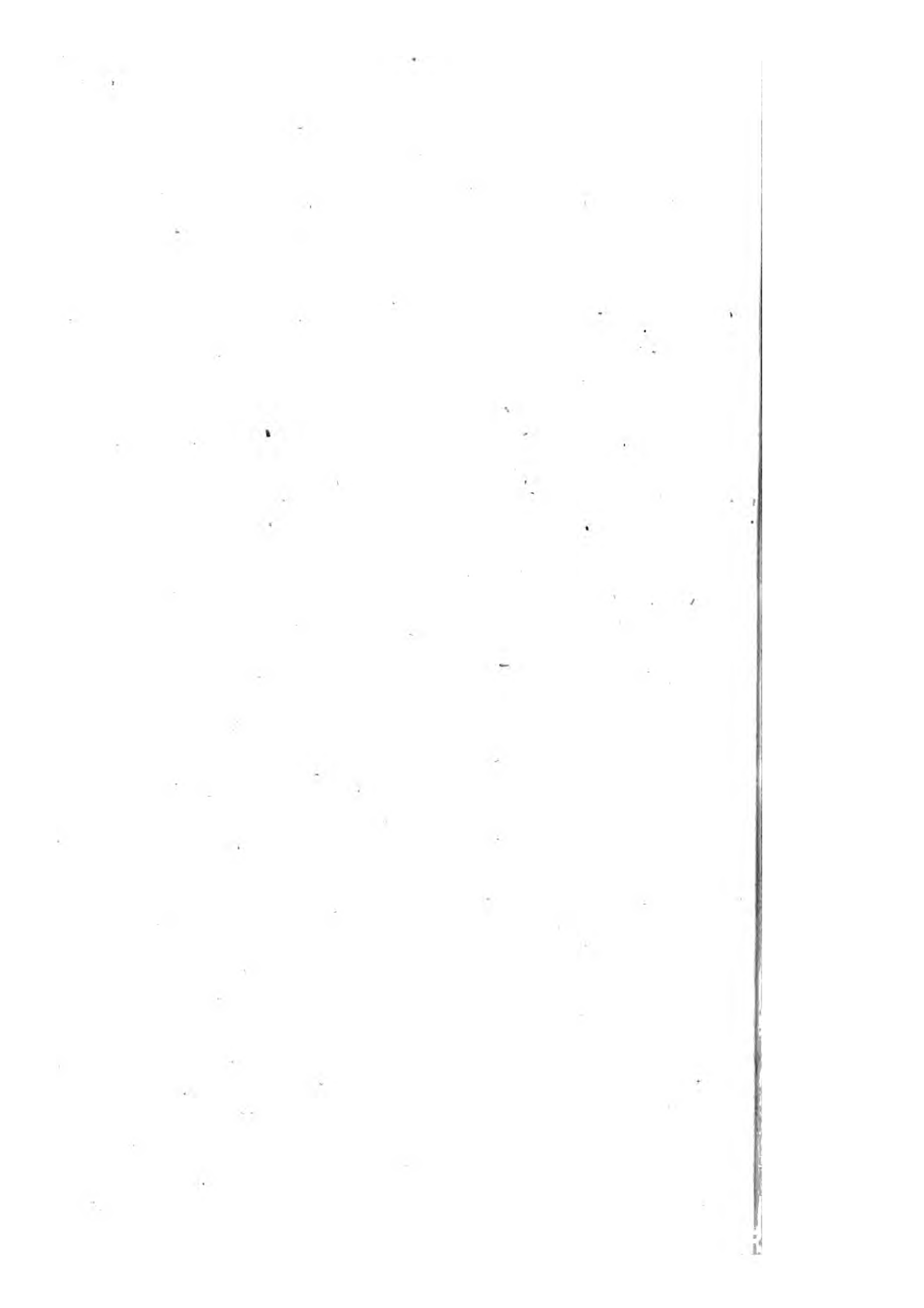


1 ~~26.9.2~~
Presented to
UNS. 157 ii. 28

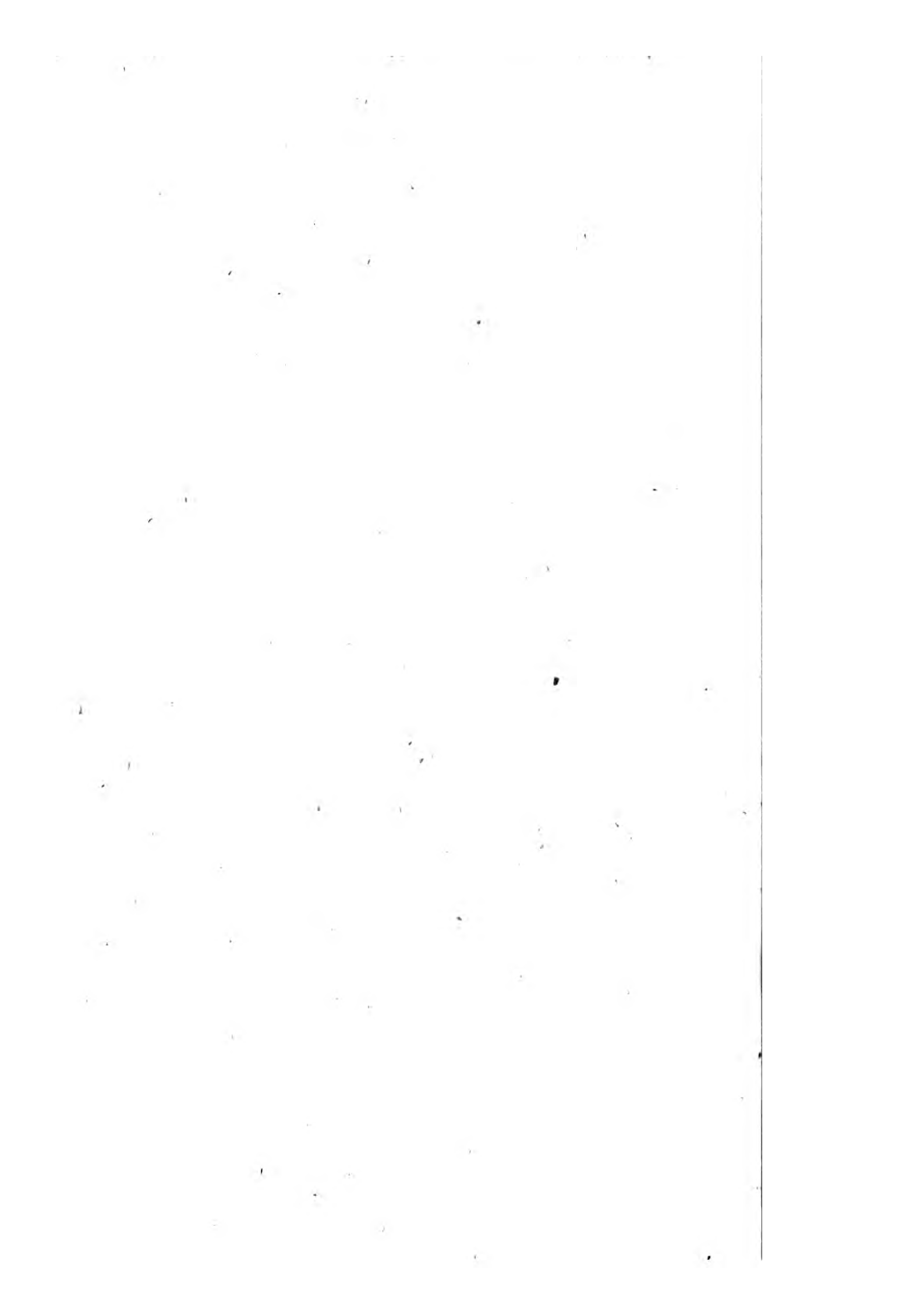


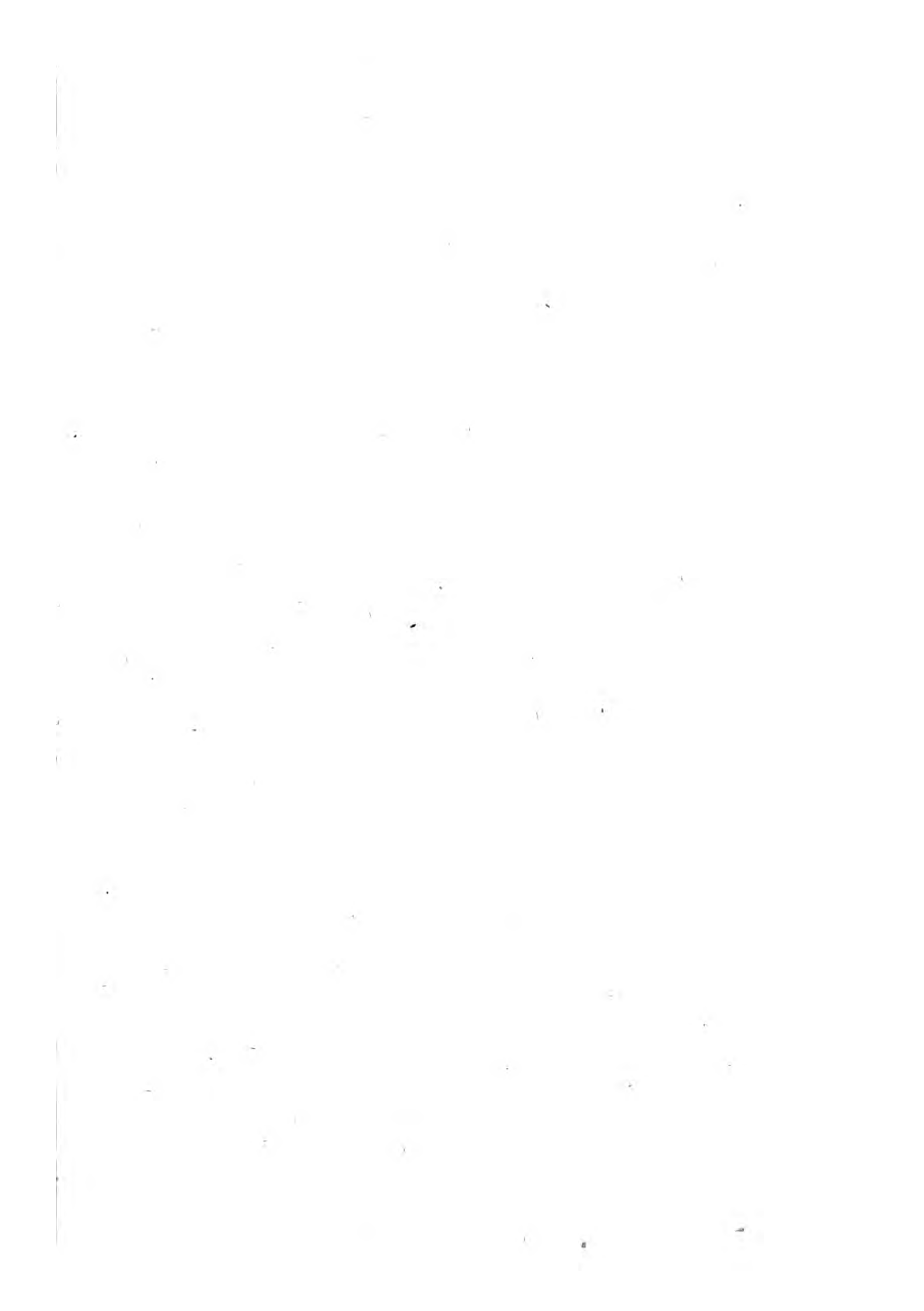
The Taylor Institution. by
Henry Wellesley, D. D.
Principal of New Inn Hall.





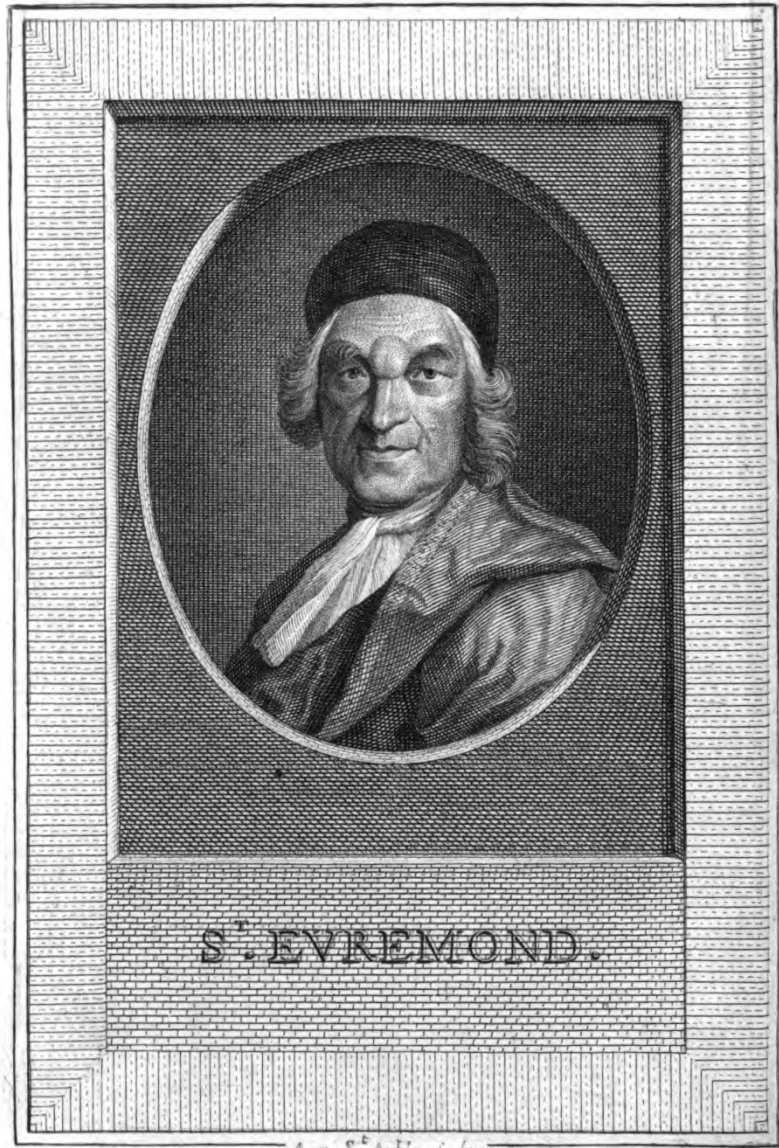
26 92





DIJON,
DE L'IMPRIMERIE DE J. P. MOROGE.

An 4^e.



Aug. S. Aubin sculp.

RÉFLEXIONS
SUR
LES DIVERS GÉNIES
DU PEUPLE ROMAIN

DANS LES DIVERS TEMPS DE LA
RÉPUBLIQUE.

PAR SAINT-ÉVREMOND.



A PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
M. DCC. XCV.



RÉFLEXIONS

SUR LES DIVERS GÉNIES

DU PEUPLE ROMAIN,

DANS LES DIVERS TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'origine fabuleuse des Romains ,
et de leur génie sous leurs premiers
rois.*

IL est de l'origine des peuples, comme des généalogies des particuliers : on ne peut souffrir des commencemens bas et obscurs. Ceux-ci vont à la chimere ; ceux-là donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement défectueux, et naturellement vains. Parmi eux, les fondateurs des états, les législateurs, les conquérans, peu satisfaits de la con-

dition humaine, dont ils connoissoient les foiblesses et les défauts, ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur mérite; et de là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque dieu, dont ils se disoient descendus, ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques uns ont fait semblant d'en être persuadés pour persuader les autres, et se sont servis ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnoit de la vénération pour leur personne, et de la soumission pour leur puissance.

Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement : le mépris qu'ils faisoient des hommes, et l'opinion présomptueuse qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre. Mais il est arrivé plus souvent que les peuples, pour se faire honneur, et par un esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis, ont donné cours à cette sorte de fables.

Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité - là. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Énée conducteur des Troyens en Italie ; ils ont rafraîchi leur alliance avec les dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et qu'ils ont fait dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race, mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la déesse Égérie, et ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit : jusques-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différens besoins de son peuple.

Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les vouloir

favoriser par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes, sans aucun assujettissement à de folles opinions, laissées et reçues. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques temps mémorables, et l'esprit différent dont on a vu Rome diversement animée.

Les rois ont eu si peu de part à la grandeur du peuple romain, qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulières. C'est avec raison que les historiens ont nommé leur regne, l'enfance de Rome; car elle n'a eu sous eux qu'un très foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept rois, au bout de deux cents tant d'années, n'ont pas laissé un état beaucoup plus grand que celui de Parme, ou de Mantoue.

Une seule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés donneroit plus d'étendue. Pour ces talens divers et singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de princes. Rarement on a vu le successeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux et agissant a mis tout le mérite dans la guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est cru le plus grand politique du monde, de se conserver dans la paix. Celui-là faisoit de la justice sa principale vertu : celui-ci n'a eu de zèle que pour ce qui regarde la religion. Ainsi chacun a suivi son naturel, et s'est plu dans l'exercice de son talent ; et il est ridicule de faire une espèce de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus : tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au peuple romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu Rome sous les rois. Car il n'y a rien

qui empêche tant le progrès que cette différence de génie , qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt , qu'on n'entend point , par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux , et ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces institutions nouvelles auroient toute leur utilité , il arrive de la diversité des applications , que diverses choses sont bien commencées , sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entière à la guerre sous Romulus. On ne fit autre chose sous Numa que d'établir des pontifes et des prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux , pour les tourner à la discipline militaire. Cette discipline n'étoit pas encore établie , qu'on vit Ancus se porter aux commodités et aux embellissemens de la ville. Le premier Tarquin , pour donner plus de dignité au sénat , et plus de majesté à l'empire ,

inventa les ornemens, et donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, et de les diviser par tribus, selon leurs facultés, pour contribuer avec justice et proportion aux nécessités publiques. Tarquin le superbe, dit Florus, rendit un grand service à son pays, quand il donna lieu par sa tyrannie à l'établissement de la république. C'est le discours d'un Romain, qui pour être né sous des empereurs, ne laisse pas de préférer la liberté à l'empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la république sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces rois : il est certain que chacun a eu son talent particulier ; mais pas un d'eux n'eut de capacité assez étendue. Il falloit à Rome de ces grands rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de différens princes les di-

verses institutions qu'un même auroit pu faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots ; il ne savoit ni gouverner selon les loix, ni régner contre.

Dans un état si violent pour le peuple, et si peu sûr pour le prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la misérable Lucrece la fit naître. Cette prude, farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre. Elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus, et remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus et à Collatinus. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-temps, et jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la cons-

piration des esprits à venger Lucrece. Le peuple, à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même; et comme il arrive dans la plupart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement et de la conduite des Romains : mélange bizarre de fureur et de sagesse, ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une république admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur sans examiner beau-

coup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou , quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siecle , et même l'avoir pratiqué , pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvement d'une vertu héroïque , ou par la dureté d'une humeur farouche et dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin , me le persuade , aussi bien que son adresse à faire chasser Collatinus du consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalut sur toutes choses ; et que dans ce dur et triste choix de se perdre , ou de perdre les siens , un intérêt si pressant l'emporta sur le soin de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée ? Collatinus se ruina pour favoriser ses

neveux. Celui-ci se rendit maître du public par la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche. C'étoit le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, et a produit fort long-temps depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du génie des premiers Romains dans les commencemens de la république.

DANS les premiers temps de la république, on étoit furieux de liberté et de bien public : l'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zele du citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche le pere faisoit mourir son propre fils pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on se devoit soi-même par une superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la société étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, et plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sais quoi de féroce, et l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de no-

ble : ce n'étoit point un esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler , les Romains étoient des voisins fâcheux et violens , qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons , et labourer , la force à la main , les champs des autres.

Souvent le consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a causé le bannissement. On a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs : on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté , qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance , même aux magistrats qu'on avoit faits , et aux capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les dictateurs se tiroient quelquefois de la charrue , qu'ils reprenoient quand l'expédition étoit achevée , moins par le choix d'une con-

dition tranquille et innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte.

Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des choses agréables : mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas : on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus : on se passoit des plaisirs, dont on n'avoit pas l'idée. Cependant, à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains, pour les premières gens de l'univers : car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions ; soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages ; soit que les neveux, glorieux en tout, aient voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sais bien qu'on peut alléguer certaines actions d'une vertu si belle et si

pure, qu'elles serviroient d'exemples dans tous les siècles. Mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se resentoient en rien du génie de ce temps-là ; ou c'étoient des actions singulieres, qui échappant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes et si grossieres convenoient à la république qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumière et de raison. Mais cette qualité considérée en elle-même étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, et pour avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'univers.

CHAPITRE III.*Des premières guerres des Romains.*

LES premières guerres des Romains ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la république ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolan que par les larmes de sa mere; et que la défense du capitolé fut la dernière ressource des Romains, lorsqu'après la défaite de leur armée leur ville même fut prise par les Gaulois. Mais considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoit plutôt des tumultes que de véritables guerres: et à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vu l'espece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ce temps-là,

je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie ; des gens qui se reposoient de la sûreté de leur garde sur des oies et sur des chiens , dont ils punissoient la paresse, ou récompensaient la vigilance. Cette façon grossière de faire la guerre a duré assez long-temps. Les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves , et peu entendus , qui avoient affaire à des ennemis moins courageux , et plus ignorans. Mais , parce que les chefs s'appelloient des consuls et des dictateurs , que les troupes se nommoient des légions , et les soldats des Romains , on a plus donné à la vanité des choses ; et sans considérer la différence des temps et des personnes , on a voulu que ce fussent des mêmes armées sous Camille , sous Manlius , sous Cincinnatus , sous Papirius Cursor , sous Curius Dentatus , que sous

Scipion , sous Marius , sous Sylla , sous Pompée et sous César.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps , c'est un grand courage , une grande austérité de mœurs , un grand amour pour la patrie , une valeur égale : dans les derniers , beaucoup de science en ce qui regarde la guerre , et en toutes choses , mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de là , que les gens de bien , à qui le vice et le luxe étoient odieux , ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs ancêtres , mais ont étendu leur admiration sur tout , sans distinguer en quoi ils avoient du mérite , et en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur siècle , ont donné mille louanges à l'antiquité , dont ils n'avoient rien à souffrir ; et ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit , ont fait valoir par fantaisie , ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement , et sachant

que tous les siècles ont leurs défauts et leurs vertus, ils jugeoient sainement en leur ame, du temps de leurs peres, et du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, et de crier, quelquefois à propos, quelquefois sans raison : *Majores nostri, majores nostri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens, et faisant un héros de chaque consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la république.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons ; et on peut dire véritablement que les bons citoyens étoient chez les vieux Romains, et les bons capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

*Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.**

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, et ne comprends pas comment un homme de si bon esprit a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce conquérant avec aussi peu de force qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple général des Carthaginois a passé les Alpes

* Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live, qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé, si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le 9^e. livre de la 1^{ère}. décade.

avec une armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez : il donne autant de capacité, pour la guerre, à Papirius Cursor, et à tous les consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre, bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usage de la cavalerie. Ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat, et on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les Romains faisoient consister leurs forces dans l'infanterie, et comptoient pour peu de chose le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les légions sur-tout avoient en grand mépris la cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Thessaliens leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'Annibal leur donna depuis de grandes frayeurs, et ces invincibles légions en

furent quelque temps si épouvantées, qu'elles n'osoient descendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au temps de Papirius, on ne savoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que la cavalerie, on ne savoit encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp sur celui de Pyrrhus, et qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les machines et les ouvrages nécessaires pour un grand siege : ce qui venoit ou du peu d'invention de ce peuple nullement industriel, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles armées, on ne donnoit pas le loisir aux hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une armée passoit des mains d'un consul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui avoit les légions en conservoit le commandement, son terme expiré; ce qui étoit admirable pour la conservation de la répu-

blique, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasimene, où l'on fut obligé de créer un dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius, et cependant l'appréhension d'un mal éloigné, l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux consuls se gouvernerent prudemment dans cette guerre : ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la république ; quand, par la même raison, on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant qui donna la bataille de Cannes, et la perdit ; qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient , qui empêchoit de donner toujours aux armées les chefs les plus capables de les commander. Les deux consuls ne pouvant être patriciens , et les patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race plébéienne ; il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple , qui devoit son élection à la faveur ; et celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite , se trouvoit exclus bien souvent , ou par l'opposition du peuple , s'il étoit patricien , ou par l'intrigue , et les artifices des sénateurs , lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'armée des Macédoniens , où les chefs et les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable : c'étoit le vieux corps de Philippe , pour ainsi parler , renouvelé de temps en temps , et augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la phalange , à qui même on peut

donner l'avantage sur la légion, puisque dans la guerre de Pyrrhus, les légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables phalanges de Macédoniens ramassés. Ici l'on entendoit également la guerre de siege et la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, et n'a vu tant de climats différens. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre, et celle des nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience, comment les Romains entreroient-ils en comparaison avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vu d'autres ennemis, que de petits peuples voisins de leur république? La discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la république fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisoit

dire à Fabricius , que les Épirotes n'avoient pas vaincu les Romains , mais que le consul avoit été vaincu par le roi des Épirotes.

Dans la première guerre de Carthage , Régulus défit en Afrique les Carthagiinois en tant de combats , qu'on les regardoit déjà comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables , lorsqu'un Lacédémonien , nommé Xantippe , arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec , homme de valeur et d'expérience , s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthagiinois , et de la conduite des Romains ; s'en étant instruit pleinement , il les trouva les uns et les autres fort ignorans dans la guerre ; et à force d'en discourir parmi les soldats , le bruit vint jusqu'au sénat de Carthage , du peu de cas que ce Lacédémonien faisoit de leurs ennemis. Les magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre ; et Xantippe , après leur avoir fait voir les fautes passées ,

leur promit le gain du combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état, où l'on désespere de toutes choses, on prend confiance en autrui, plus aisément qu'en soi-même : ainsi les jalousies, fatales au mérite des étrangers, céderent à la nécessité présente, et les plus puissans, pressés de l'appréhension de leur ruine, s'abandonnerent sans envie à la capacité de Xantippe. Je ferois une histoire au lieu d'alléguer un exemple, si je m'étendois davantage, il suffit de dire que Xantippe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, et sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entières victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois, hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un étranger, et revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte, en se défaisant de celui

qui les avoit défaits des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échapper ; * mais il est certain que lorsque Xantippe ne commanda plus les troupes carthagoises , les Romains reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre punique , on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains , venoient de la capacité de l'un , et du peu de suffisance des autres : et en effet , lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats , il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté , car ils éprouvoient le contraire assez souvent ; mais il les assuroit qu'ils avoient

* Appien dit au premier livre des guerres des Romains , que les Carthagois renvoyerent Xantippe dans une de leurs galeres , avec de beaux présens , mais qu'ils donnerent ordre au capitaine de la galere de le faire jeter dans la mer à une certaine distance de Carthage.

affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des arts et de la politesse : elle passe d'une nation à une autre , et regne en divers temps , et en différens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point ; Philippe l'emporta sur eux , et toutes choses arriverent à leur perfection sous Alexandre. Lorsqu'Alexandre seul se corrompit , elle demeura encore chez ses successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois ; et quelque vanité qu'aient les Romains , ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs défaites , par des réflexions sur leurs fautes , et par l'observation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aisément , si on considère que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal quand ils ont été plus braves ; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les esclaves ; on avoit composé des armées de nou-

veaux soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine, seulement quand les consuls sont devenus plus habiles, et que les Romains en général ont mieux su faire la guerre.

CHAPITRE V.

*Le génie des Romains dans le temps
que Pyrrhus leur fit la guerre.*

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les guerres des Romains ; je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé : mais il me semble que pour connoître le génie des temps , il faut considérer les peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eues : et comme celles de la guerre sont sans doute les plus remarquables , c'est là que les hommes doivent être particulièrement observés , puisque la disposition des esprits , et que les bonnes et les mauvaises qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la république , le peuple romain , comme j'ai dit ailleurs , avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en austérité : il se fit ensuite

une vertu sévère, éloignée de la politesse et de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus passa en Italie au secours des Tarentins. La science de la guerre étoit alors médiocre, celle des autres choses inconnue. Pour les arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers. On manquoit d'invention, et on ne savoit ce que c'étoit qu'industrie : mais il y avoit un bon ordre, et une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable, plus de probité avec les ennemis, qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes ; on connoissoit déjà les richesses, et on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le désintéressement alloit presque jusqu'à l'excès, chacun se faisant un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du public, dont le zèle alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces vertus , il faut venir aux actions qui les font connoître. Un prince est estimé homme de bien , qui opposant la force à la force , n'emploie que des moyens ouverts et permis , pour se défaire d'un ennemi redoutable. Mais , nous conduire comme si nous étions obligés de veiller à la conservation de ceux qui nous veulent perdre , les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres , et les sauver d'une trahison domestique , c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple.

En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus , et réduits à ne savoir s'ils rétabliraient leurs affaires , ou s'ils seroient contraints de succomber , eurent entre les mains la perte de ce prince , et en usèrent comme je vais dire.

Un médecin , en qui Pyrrhus avoit confiance , vint offrir à Fabricius de l'empoisonner , pourvu qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un

service si important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime , en informe incontinent le sénat , qui , détestant une action si noire , aussi bien que le consul , fit donner avis à Pyrrhus , de prendre garde soigneusement à sa personne , ajoutant que le peuple romain vouloit vaincre par ses propres armes , et non pas se' défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus , ou sensible à cette obligation , ou étonné de cette grandeur de courage , redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix ; et pour y porter les Romains plus aisément , il leur envoya deux cents prisonniers sans rançon. Il fit offrir des présens aux hommes considérables , il en fit offrir aux dames , et n'oublia rien , sous prétexte de gratitude , pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains , qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu , ne voulurent recevoir aucune chose , qui eût le moindre air de reconnaissance : ils lui renvoyerent donc

un pareil nombre de prisonniers ; les présens furent refusés de l'un et de l'autre sexe ; et on lui fit dire pour toute réponse , qu'on n'entendrait jamais à la paix , qu'il ne fût sorti de l'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors , on admire entre autres le grand désintéressement de Fabricius et de Curius , qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considérer néanmoins que c'étoit une qualité générale de ce temps-là , plutôt qu'une vertu singulière de ces deux hommes. Et en effet , puisqu'on punissoit les richesses avec infamie , et que la pauvreté étoit récompensée avec honneur , il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premières charges de la république , où exerçant une grande autorité , on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois

plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt, ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce qu'on dérobe à ses sens.

Mais que sait-on si Fabricius ne suivait pas son humeur ? Il y a des gens qui, trouvant de l'embarras dans la multitude et dans la diversité des choses superflues, goûteroient en repos avec douceur les nécessités et même les commodités de la vie. Cependant les faux connoisseurs admirent une apparence de modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un esprit borné, ou le peu d'action de quelque ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus, quand il n'est pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement

dans la pauvreté , que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un religieux soit malheureuse , lorsqu'il est considéré dans son ordre , et qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins , et ne lui laisse rien à désirer qui convienne à sa profession et à sa vie. Les gens magnifiques pour la plupart sont les véritables pauvres , ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude et avec chagrin , pour entretenir les plaisirs des autres ; et tandis qu'ils exposent leur abondance , dont les étrangers jouissent plus qu'eux , ils sentent en secret leur nécessité avec leurs femmes et leurs enfans , et par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent , et par le méchant état de leurs affaires qu'ils voient ruiner.

Revenons à nos Romains dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius , je loue sa prudence , et le trouve

fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat, un homme * qui avoit été deux fois consul, qui avoit triomphé, qui avoit été dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage. ** Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le véritable intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la république.

Les hommes ont établi la société par un esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce et plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire et la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantages?

Les Decies qui se dévouerent pour le bien d'une société dont ils alloient

* P. Cornelius Rufinus.

** Quinze marcs.

n'être plus, me semblent de vrais fanatiques ; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eue pour une république reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins, qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente Rome en ce temps-là comme une vraie communauté, où chacun se désapproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'ordre. Mais cet esprit-là ne subsiste guere que dans les petits états. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté ; et c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la république, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à sa patrie : et si les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius, ou ils eussent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du sénat comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est

raisonnable de parler un peu de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses.

C'a été le plus grand capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, et devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre; s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir: ces deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; et comme s'il eût été d'intelligence avec ses ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il su gagner l'affection d'un peuple, sa première pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner

ses ennemis : car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueur, et refusoient la paix qu'on leur offroit ; et ceux-là retiroient non seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différens intérêts de ses ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cinéas et Milon. Cinéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuoit les pensées du repos, toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre ; et quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés, ou ménageant les premiers dégoûts de son maître, il lui tournoit bientôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, et de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience

dans la guerre , qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités , ou pour les rompre ; conseilloit de vaincre les difficultés ; et si on ne pouvoit conquérir des nations ennemies , d'assujettir en tous cas les alliés.

Autant qu'on en peut juger , voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus , tant par autrui , que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur , qu'il a eu affaire à des nations puissantes , qui se trouvoient plus de ressource que lui. On pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu : mais qu'un foible et petit état comme le sien , ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoi qu'il en soit , à le regarder par les qualités de sa personne , et par ses actions , Pyrrhus a été un prince admirable , qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins , et la fin des affaires , il paroîtra souvent peu habile , et perdra beaucoup de sa réputation.

En effet il occupa la Macédoine, et en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir : il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Carthage.

LA guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, et leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrèrent grossiers et présomptueux, avec beaucoup de témérité et d'ignorance : mais ils eurent une grande vertu à la soutenir; et comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux et plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des éléphans qui avoient mis le désordre dans les légions au premier combat : ils apprirent à éviter les plaines, et chercherent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient méprisée mal à propos. Ils apprirent ensuite à former leur

camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre et la distinction des troupes qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cinéas, l'éloquence de Cinéas n'avoit pas laissé de plaire, et sa dextérité avoit été agréable.

Les présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrète vénération pour ceux qui les pouvoient faire; et Curius si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage, quand il leur fit voir dans son triomphe, de l'or, de l'argent, des tableaux et des statues. On connut alors qu'il y avoit ailleurs des choses plus excellentes qu'en Italie.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits; et le peuple romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ses vieux sentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curiosité s'éveilla dans les citoyens, les cœurs même commencèrent à sentir avec émotion, ce que les yeux avoient commencé à voir avec plaisir; et quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on vit paroître de véritables desirs pour les choses étrangères. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis, et dans le temps de la république la plus corrompue; mais enfin il se forma une envie générale de passer la mer pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la première guerre de Carthage; le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains se portèrent à cette guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage et la fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles, ne s'étonner d'aucun péril, ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les Carthaginois avoient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnoit le trafic de tout le monde, quand les Romains, naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, et un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, et s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux peuples, la diverse constitution des républiques y contribuoit beaucoup : Carthage étant établie sur le commerce, et Rome fondée sur les armes. La pre-

mière employoit des étrangers pour ses guerres, et les citoyens pour son trafic. L'autre se faisoit des citoyens de tout le monde, et de ces citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix au moindre mal dont on étoit menacé, tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajouter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers, au lieu que le peuple romain a souvent rétabli par sa fermeté, ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lâcheté de ses généraux.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit

donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étoient données.

La paix avec les Carthaginois après une si rude guerre, inspira l'esprit du repos, et le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut-là que les Romains introduisirent les premières pièces de théâtre, et là qu'on vit chez eux les premières magnificences. On eut d'abord de la curiosité pour les spectacles, et du soin pour les plaisirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie, ne laisserent pas de s'augmenter, chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompait.

L'intempérance amena de nouvelles maladies, et les médecins furent établis pour guérir des maux, dont la continence avoit auparavant garanti les Romains.

L'avarice fit faire de petites guerres, la foiblesse fit appréhender les grandes.

Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, et on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs rebelles : et on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte ; et certes on peut dire que les Romains ne surent vivre ni en amis, ni en ennemis ; car ils offensoient les Carthaginois, et les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre, où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance, et ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols

et chez les Gaulois , après la ruine de ce misérable peuple.

Le mépris des nations dont ils furent piqués , les tira de cet assoupissement , et la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité et un grand courage ; quelque temps avec plus de suffisance et moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue leur fit retrouver leur vertu , et en excita , pour mieux dire , une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.*De la seconde guerre punique.*

POUR voir la république dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité; elle a eu depuis plus de grandeur; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque citoyen. Peut-être que sans Brutus, il n'y auroit pas eu même de république. Si Manlius n'eût défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains à peine libres tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici le peuple romain a soutenu le peuple romain, ici le génie universel de la nation a conservé la nation, ici le bon ordre, la fermeté, la conspira-

tion générale au bien public, ont sauvé Rome, quand elle se perdoit par les fautes et les imprudences de ses généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre état eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la république. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement; les Romains apportoient avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, et gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les magistrats, la jeunesse ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner ses suffrages plus sainement.

Les vieux soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux; et ces esclaves

devenus Romains, s'animoient du même esprit de leur maître, pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt, ils craignent de se perdre eux-mêmes avec le public.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; et je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que de leur voir envoyer des troupes en Sicile et en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes et d'argent, ils partagerent leurs dernières ressources entre la défense de Rome, et le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime

aimoit autant périr que déchoir , et tenoit pour une chose indifférente de n'être plus , quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toujours avantageux de se conserver , je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains , d'avoir dû leur salut à leur fermeté , et à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la guerre de Pyrrhus , d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire , et cette pauvreté ambitieuse dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la soutenir.

Il falloit que les citoyens eussent du bien comme du zele pour aider la république. Si elle n'avoit pu secourir ses alliés , elle en eût été abandonnée. Le discours du consul qui pensoit donner de la compassion aux députés de Capoue , n'excita que leur infidélité. Le sénat beaucoup plus sage prit une conduite toute différente , il envoya des

hommes et des vivres aux alliés , qui en eurent besoin ; et de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté et de bon sens , il n'y avoit plus de république romaine , si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut.

Tandis qu'on remercioit un consul qui avoit fui , * de n'avoir pas désespéré de la république , on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses sentimens , que du bien de l'état ; plus ennemi du général des Carthaginois , que des Romains , il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus.

* Térentius Varro , qui donna la bataille de Cannes , malgré son collègue L. OEmilius Paulus , et la perdit.

On eût pris Hannon pour un allié du peuple romain , qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes et de l'argent pour le maintien de l'armée : Que demanderoit-il , disoit Hannon , s'il avoit perdu la bataille ?

Non , non , messieurs , ou c'est un imposteur qui nous amuse par de fausses nouvelles , ou un voleur public qui s'approprie les dépouilles des Romains , et les avantages de la guerre. Ces oppositions troubloient du moins les secours , quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demeuroit longtemps à partir ; s'il étoit en chemin , on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne , au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc presque jamais , et lorsqu'il venoit joindre Annibal , ce qui étoit un miracle , Annibal ne le recevoit que foible , ruiné et hors de saison.

Ce général étoit presque toujours sans vivres et sans argent , réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre ; nulle ressource au premier mauvais succès , et beaucoup d'embaras dans les bons , où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses nations qui suivoient plutôt sa personne , qu'elles ne dépendoient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différens , il ajoutoit à sa naturelle sévérité une cruauté concertée , qui le faisoit redouter des uns , tandis que sa vertu le faisoit révéler des autres. A la vérité , il ne se faisoit pas grande violence : mais étant naturellement un peu cruel , il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté , et lui donnoient même de la clémence ; car il savoit être doux et clément pour le bien de ses affaires , et le dessein l'emportoit toujours sur le naturel.

Il faisoit la guerre aux Romains avec

toute sorte de rigueurs, et traitoit leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie, cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait, et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ses civilités pour les Romains, et les mauvais traitemens pour leurs alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avoit rien de fort assuré, qu'il a traversé les Gaules qu'on devoit compter pour ennemies, qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avoit en Italie ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre espérance de retraite ; je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les Français admirent particulièrement la guerre des Gaules, et par la

réputation de César, et parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si César avoit trouvé parmi les Gaulois l'union et la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, sans compter celles qu'il portoit lui-même. Le seul avantage sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses troupes, et sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avoient pris une grande supériorité sur les Carthaginois dans la guerre de Sicile : mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis occupés en Espagne et en Afrique mettoient en usage leur valeur, et acquéroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie ; et avec une vieille réputation , plus qu'avec de vieilles troupes , que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les généraux des Romains , c'étoient des hommes de grand courage , qui eussent cru faire tort à la gloire de leur république , s'ils n'avoient donné la bataille aussi-tôt que les ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particulière d'en connoître le génie , et n'observoit rien tant que l'humeur et la conduite de chaque consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius , qu'il sut l'attirer au combat , et gagner sur lui la bataille de Trebie. La défaite de Trasimene est due à un artifice presque tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminus , il brûloit à ses yeux les villages de ses alliés , et incitoit si à propos sa témérité naturelle , que le consul prit non seulement la résolution de com-

battre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains détroits où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une manière d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute différente.

Après la journée de Trasimene, le peuple romain créa un dictateur et un général de la cavalerie. Le dictateur étoit Quintus Fabius, homme sage, et un peu lent, qui mettoit la seule espérance du salut dans les précautions d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de différence entre combattre et perdre un combat : de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'armée ; et perdant l'espérance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement et assez faire que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le général de la cavalerie ; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'état dans la ré-

putation des affaires, et pensoit que la république ne pourroit subsister, si elle n'effaçoit la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la hauteur où il falloit de la sagesse, de la gloire où il étoit question du salut.

Annibal ne fut pas long-temps sans connoître ces différentes humeurs par le rapport qu'on lui en fit, et par ses propres observations : car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius au contraire prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, et faisoit passer le dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal, averti de ces discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte et de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie, pour l'attirer au combat ; ce qu'il ne put faire : ou du moins pour

le décrier , en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la réputation de Fabius , qui lui faisoit de la peine , il n'oublioit rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitoit le commandement , ou du moins une grande autorité dans l'armée. Tantôt il faisoit semblant de l'appréhender , quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois , après s'être engagé en quelque léger combat avec lui , il se retiroit le premier , et lui laissoit prendre une petite supériorité qui augmentoit son crédit parmi les Romains , et le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il sut employer tant d'artifices à décrier le dictateur , et à faire estimer le général de la cavalerie , que le comman-

dement fut partagé, et les troupes séparées : ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi : car, dans la vérité, ce décret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machinations et de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes. Il méprisoit avec une égale imprudence Fabius et Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont Annibal ne se fut pas sitôt apperçu, qu'il en approcha le sien ; et sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit Annibal durant la dictature de Fabius, et il se comporta à peu près de la même sorte avec les consuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins

que n'avoit fait celle de Fabius ; et l'ignorance présomptueuse de Térentius le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple défaite de Minutius, et que je ne parle qu'en passant de cette grande et fameuse bataille de Cannes. Mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les génies ; et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer César dans la guerre de Pétréius et d'Afranius, que dans les plus éclatantes de ses actions, j'ai cru qu'on devoit observer plus curieusement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand et heureux succès que l'imprudence de Terentius lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement ; et ce jour là, pour ainsi dire, étoit le dernier des Romains, si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la

victoire , que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres , se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine , et ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés ; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne fortune , et se laisse aller au repos quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison , c'est que tout est fini dans les hommes , la patience , le courage , la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir , parce qu'il a trop souffert , et sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire. Le souvenir des difficultés passées lui fait envisager des difficultés nouvelles ; son esprit qui devoit être plein de confiance , et presque de certitude , se tourne à la crainte de l'avenir. Il considère quand il faut oser ;

il consulte quand il faut agir ; il se dit des raisons pour les Romains , quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparens , Anibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. Que son armée , invincible à la campagne , n'étoit nullement propre pour les sieges , ayant peu de bonne infanterie , point de machines , point d'argent , point de subsistance réglée : que par ces mêmes défauts il avoit attaqué Spolete inutilement après le succès de Trasimene , tout victorieux qu'il étoit : qu'un peu auparavant la bataille de Cannes , il avoit été contraint de lever le siege d'une petite ville sans nom et sans force : qu'assiéger Rome munie de toutes choses , c'étoit vouloir perdre la réputation qu'on venoit d'acquérir , et faire périr une armée , qui seule le faisoit considérer : qu'il falloit donc laisser les Romains enfermés dans leurs murailles , tomber insensiblement d'eux-mêmes , et

cependant aller s'établir proche de la mer , où l'on recevroit commodément les secours de Carthage , et où il seroit aisé d'établir la plus considérable puissance de l'Italie. Voilà les raisons qu'accommodoit Annibal à la disposition où il se trouvoit , et qu'il n'eût pas goûtées dans ses premières ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à souper dans le Capitole , ses réflexions qui n'avoient que l'air de sagesse , et une fausse raison , lui firent rejeter comme téméraire une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens pour commencer la guerre avec les Romains , et il est retenu par une fausse circonspection quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins comme étoit celui d'Annibal , se font des difficultés dans les entreprises , et s'arrêtent eux-mêmes par des obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point dans la décadence des

états , où leur ruine seroit inévitable , si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais , pour n'avoir pas la vue assez nette , ou le courage assez grand , on se contente du moins , quand on peut le plus , tournant en prudence , ou la petitesse de son esprit , ou le peu de grandeur de son ame.

Dans ces conjonctures on ne se sauve point par soi-même : une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis , quand les véritables forces vous abandonnent.

Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts et de légions dissipées , comme s'il avoit encore à combattre et à défaire ce qu'il a défait.

Et certes , la confusion n'eût pas été moindre à Rome , après la bataille de Cannes , qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allia. * Mais au lieu d'ap-

* Riviere à trois ou quatre lieues de Rome ,

procher d'une ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassurer, et donner loisir aux magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des alliés qui toiboient avec Rome, et qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la première et la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la première ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces; et les Carthaginois diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles; la nonchalance de Carthage qui laissoit anéantir les bons

près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la ville; mais ils ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Tite-Live, déc. 1^{ere}. L. V^e. c. 37-38.

succès faute de secours, tandis que Rome mettoit tout en usage pour réparer les mauvais ; et l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux , avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-temps sans vouloir goûter les délices , et il en fut charmé d'autant plus aisément qu'elles lui avoient toujours été inconnues.

Un homme qui sait mêler les plaisirs et les affaires, n'en est jamais possédé ; il les quitte et les reprend quand bon lui semble ; et dans l'habitude qu'il en a formée , il trouve plutôt un délassement d'esprit , qu'un charme dangereux qui puisse le corrompre.

Il n'en est pas ainsi de ces gens austères , qui par un changement d'esprit viennent à goûter les voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs , et n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée.

La nature en eux , lassée d'incommodités et de peines, s'abandonne aux pre-

miers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se présente avec un air rude et difficile ; et l'ame qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur , se complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à Annibal et à son armée , qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement , puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains , que festins , qu'inclinations et attachemens ; il n'y eut plus de discipline , ni par celui qui devoit donner les ordres , ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne , la gloire et l'intérêt réveillèrent Annibal , qui reprit sa première vigueur , et se retrouva lui-même ; mais il ne retrouva plus la même armée : il n'y avoit que de la mollesse et de la nonchalance ; s'il falloit souffrir la moindre nécessité , on regrettoit l'abondance de Capoue.

On songeoit aux maîtresses lorsqu'il falloit aller aux ennemis ; on languissoit des tendresses de l'amour , quand il falloit de l'action et de la fierté pour les combats.

Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les courages , tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perdue , tantôt par la honte des reproches , auxquels on étoit insensible.

Cependant les généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours. Les légions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompues ; et il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante.

Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis , moins il recevoit de services des siens , plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie , d'où les Romains ne l'ont fait sortir , qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits et chassés d'Espagne , battus et ruinés en Afrique ,

eurent recours à leur Annibal pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu avoir le moindre citoyen. Et il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'il en trouva les affaires désespérées.

Scipion qui avoit vu les calamités de sa république sous des chefs malheureux, en commandoit alors les armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître.

Pour Annibal, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son naturel, et par le bonheur présent de ses affaires, étoit à la tête d'une armée qui ne doutoit pas de la victoire : le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa patrie, et par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses soldats.

Ces différentes situations d'esprit firent offrir la paix et la rejeter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la bataille.

Le jour qu'elle fut donnée , Annibal se surpassa lui-même , soit à prendre ses avantages , soit à disposer son armée , soit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage , et la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'empire aux Romains.

Quant au général , il fut admiré de Scipion , qui au milieu de sa gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; et le vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations , crut toujours avoir quelque supériorité dans la science de la guerre : car discourant un jour des grands capitaines avec Scipion , il mit Alexandre le premier , Pyrrhus le second , et lui-même le troisième ; à quoi répondit froidement Scipion , si vous m'aviez vaincu , dit-il , en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous , reprit Annibal.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la guerre , et ces

conquérans illustres qui ont laissé un si grand nom à la postérité , n'approchoient pas de son industrie , et pour assembler , et pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie avec des Macédoniens qui obéissoient à leur roi ; s'il avoit peu d'argent et de vivres , les batailles qu'il gagnoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses : une ville prise ou rendue lui livroit les trésors de Darius , qui devenoit nécessaire en son propre pays , à mesure qu'Alexandre en possédoit les richesses.

Scipion , dont je viens de parler , fit la guerre en Espagne et en Afrique , avec des légions que la république avoit levées , et qu'elle faisoit subsister.

César eut les mêmes commodités pour la conquête des Gaules , et il se servit des forces et de l'argent même des Gaulois pour les assujettir.

Pour notre Annibal , il avoit joint à un petit corps de Carthaginois , plusieurs nations qu'il sut lier toutes par

lui-même , et dont il put se faire obéir dans une éternelle nécessité de vivres et d'argent. Ce qui est encore plus extraordinaire , les combats ne le mettoient guere plus à son aise ; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant.

Mais s'il a eu des talens que ces autres n'avoient pas , aussi a-t-il fait une faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites , qu'il alloit toujours au-delà lorsqu'elles étoient consommées.

Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand empire de Darius jusqu'à la moindre province ; son ambition le porta aux Indes , quand il pouvoit accommoder la gloire et le repos (ce qui est rare) et jouir paisiblement de ses conquêtes.

Scipion ne songea pas à se reposer qu'il n'eût réduit Carthage , et établi en Afrique les affaires des Romains.

Et une des grandes louanges qu'on donne à César , c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait , tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum credens, cum quid superesset agendum.

LUCAN. lib. 2 , v. 657.

Quand je songe à la faute d'Annibal , il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses.

Aller à Rome après la bataille de Cannes , fait la destruction de cette ville , et la grandeur de Carthage ; n'y pas aller , produit avec le temps la ruine des Carthaginois , et l'empire des Romains.

J'ai vu prendre une résolution qui causoit la perte d'un grand état , si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour , par un heureux changement , qui fut son salut : mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil , que n'auroit fait la défaite de cinq cents chevaux ,

ou la prise d'une ville peu importante. *

Ces derniers événemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré presque de personne , pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la guerre , tout éclatant qu'il est , méritoit seul de la considération , je ne vois personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer : mais celui qui le sait le mieux n'est pas nécessairement le plus grand homme.

* La cour étant à Pontoise , en 1652 , et le cardinal Mazarin considérant que M. le prince n'en étoit pas éloigné ; que Fuensaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes , et le duc de Lorraine avec douze mille ; résolut de faire retirer le roi en Bourgogne , ne le croyant pas en sûreté à Paris. M. de Turenne ne se trouva pas alors au conseil ; mais ayant appris cette résolution , il s'y rendit incessamment , et dit aux ministres que , si le roi quittoit Paris , il n'y rentreroit jamais , et qu'il falloit y vaincre ou périr. Cela obligea le conseil de changer d'avis.

La beauté de l'esprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le désintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands hommes.

Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la société, et à détruire la nature; c'est exceller dans une science bien funeste.

Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toujours à l'intérêt de son pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au dérèglement et à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, et la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Or il est certain qu'Annibal avoit peu de vertus et beaucoup de vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoique disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir; si l'événement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, et ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens.

Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur république, et qu'il ait péri par le mauvais gouvernement de la sienne; c'est la considération d'un petit nombre de personnes.

Qu'il ait été défait par Scipion, et que la ruine de Carthage soit arrivée ensuite de sa défaite; ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les peuples.

CHAPITRE VIII.

Du génie des Romains vers la fin de la seconde guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande et si longue guerre , il se forma un certain esprit particulier inconnu jusqu'alors dans la république.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des séditions. Le sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du peuple ; et le peuple à beaucoup de violences contre le sénat. Mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public, regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinoit la liberté , et la liberté des autres comme un dérèglement qui confondoit toutes choses.

Ici les hommes commencerent à se regarder moins en commun qu'en particulier. Les liens de la société, qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors

voyoit également en lui , la bonté et la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable ; l'humeur douce et bienfaisante ; l'esprit véhément en public pour inspirer sa hardiesse et sa confiance ; poli et agréable dans les conversations particulières , pour le plaisir le plus délicat des amitiés ; l'ame haute , mais réglée ; plus sensible à la gloire , qu'ambitieuse du pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par l'autorité , ou par l'éclat de la fortune , que par la difficulté des entreprises , et par le mérite des actions.

Ajoutez à tant de choses , que des succès heureux répondoient toujours à des desseins élevés ; et pour ne laisser rien à désirer , il avoit persuadé les peuples , qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil , et n'agissoit jamais sans l'assistance des dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme celui que je dépeins , ait pu s'attirer des inclinations qu'on vouloit

donner , et détacher les esprits d'une république pour qui on avoit déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préférées à des loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion , il exerçoit toute sorte d'humanité et de courtoisie ; et quittant l'ancienne sévérité de la discipline , il commandoit avec douceur à des troupes qui obéissoient avec affection. Je sais bien qu'on attribue à sa facilité quelques séditions qui arriverent dans son camp : mais , si je l'ose dire , c'étoit un malheur presque nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la république qui fit préjudice au gouvernement : sans ce nouvel esprit néanmoins toute la république étoit perdue , et Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens selon le génie de leurs anciens législateurs ; il falloit celui d'un héros avec des vertus moins sévères , pour animer

contre Annibal des soldats tous abattus, et leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement désespérées, qu'il falloit des qualités héroïques et l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr que jamais général des Romains n'avoit eu de si grandes vertus, et n'avoit si bien agi : jamais les légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la république n'avoit été si bien servie ; mais par un autre esprit que celui de la république.

Fabius et Caton le censeur s'appercurent de ce changement, et n'oublièrent rien pour y apporter du remede. A la vérité, ils y mêlerent le chagrin de leurs passions ; et l'envie qu'ils portoient à ce grand homme, eut autant de part à leur opposition, que la jalousie de la liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le corrupteur demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit, et agissoit plus noblement que les per-

sonnes qui s'opposoient à la corruption.

En effet, il rapportoit tout à la république, dont il détachoit les autres, et n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avoue bien que dans les maximes d'un gouvernement si jaloux on pouvoit prendre avec raison quelque alarme.

Une ame si élevée est crue incapable de modération. Un desir de gloire si passionné se distingue mal aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises si extraordinaires. En un mot, les vertus des héros sont suspectes dans les citoyens; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les dieux, si utile aux législateurs pour la fondation des états, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un particulier, pour une république établie.

Scipion fut donc malheureux de don-

ner des apparences contraires à ses intentions : ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes alarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect, et peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier : mais il y a une innocence héroïque aussi bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; et au lieu de répondre à ses accusateurs, il fit rendre graces aux dieux de ses victoires, quand on lui demandoit compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au capitolé, à la honte de ceux qui le poursuivoient. Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, et la netteté de sa vertu, il donna ses ressentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injustice d'une usurpation.

Tant de belles qualités ont obligé Tite - Live de faire son héros de ce grand homme , et d'insinuer délicatement la préférence qu'il doit avoir sur tous les Romains.

S'il y en a eu qui aient gagné plus de combats , et pris un plus grand nombre de villes , ils n'ont pas défait Annibal , ni réduit Carthage. S'ils ont su commander aux autres , comme lui , ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes , et se posséder également dans l'agitation des affaires , et dans le repos d'une vie privée.

Je laisse à disputer s'il a été le plus grand ; mais si j'ose dire ce que Tite-Live n'a fait qu'insinuer , à tout prendre , ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains , mais cultivée et polie. Il a eu la science et la capacité des derniers , sans aucun mélange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la république que ses vertus. Le peuple ro-

main les goûta trop , et se détacha par elles des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le temps. Elle apprit aux généraux à vouloir se faire aimer : or comme les choses dégèrent toujours , un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; et quand les vertus manquoient pour gagner l'estime et l'amitié , on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier, noble et glorieux dans ses commencemens , mais qui fit depuis les ambitieux et les avars , les corrupteurs , les corrompus.

Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion , l'esprit d'égalité , fier et indocile comme il étoit chez les vieux Romains , eût subsisté plus longtemps : un citoyen se fût moins appliqué à un autre , et cette application n'eût pas produit un assujettissement

insensible , qui mene à la ruine de la liberté : mais , sans le charme de ces mêmes vertus , les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal : et les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du monde , auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.

Ces premiers dégoûts de la république eurent au moins cela d'honnête , qu'on ne se détacha de l'amour des loix , que pour s'affectionner aux personnes vertueuses.

Les Romains vinrent à regarder leurs loix comme les sentimens de vieux législateurs , qui ne devoient pas régler leur siecle ; et les sentimens de Scipion furent regardés comme des loix vivantes et animées.

Pour Scipion , il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne ; mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la gloire , il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ,

à Rome particulièrement , où les citoyens avoient paru criminels quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie qui succédoit au bien public , anima les Romains assez long-temps aux grandes choses ; et les esprits s'y portoient avec je ne sais quoi de vif et d'industriels , qu'ils n'avoient pas eu auparavant. Car l'amour de la patrie nous fait bien abandonner nos fortunes et nos vies même pour son salut ; mais l'ambition et le desir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie , que cette première passion , toujours belle et noble , mais rarement fine et ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal , et la ruine de Carthage , l'abaissement d'Antiochus , la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs. D'où l'on peut dire avec raison , qu'il fut avantageux à la république pour sa grandeur , mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin on s'en dégoûta , comme on avoit fait de l'amour de la république : cette estime , cette inclination si noble pour les hommes de vertu , sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considérer rien qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere , la gloire pour une vanité toute pure , et chacun se rendit bassement intéressé , pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur , agit diversement chez les Romains , selon la diversité des esprits.

Ceux qui eurent quelque chose de grand , voulurent acquérir du pouvoir. Les ames basses se contenterent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere , il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt où l'un et l'autre subsisterent dans la république , mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choses , et de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours ; on ne connoissoit presque plus de justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion , et les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas.

Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers ; et les plus corrompus au dedans se montreroient jaloux de la gloire du nom romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des sénateurs , rien de si sale que leur avarice : cependant le sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de sa dignité , et jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du peuple ne fût violée.

Ce sénat d'ailleurs , si intéressé et si corrompu avec ses citoyens , opinoit avec la même hauteur qu'auroit pu avoir

Scipion , lorsqu'il s'agissoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption , il ne put souffrir le traité honteux de Mancinus avec les Numantins ; * et ce misérable consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie.

Gracchus qui avoit eu part à la paix , étant questeur dans l'armée de Mancinus , tâcha de la soutenir inutilement ; son crédit n'y servit de rien , et son

* Le consul C. Hostilius Mancinus, après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins , se laissa renfermer dans son camp avec une armée de trente mille hommes , qu'il ne put sauver qu'en faisant un traité avec les ennemis , par lequel ses soldats furent obligés de se dépouiller de toutes leurs armes. Le sénat en fut si indigné qu'il déclara ce traité nul , comme honteux à la république , et ordonna que Mancinus seroit renvoyé pieds et poings liés aux Numantins , pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos , mais ceux-ci ne voulurent point le recevoir. *Voyez les sommaires de Florus sur Tite-Live , liv. LV , et le supplément de Freinshemius.*

éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Gracchus une des plus importantes affaires de la république , et peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis , il ne sera pas hors de propos de le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance , par les avantages du corps , et par les qualités de l'esprit ; d'un génie opposé à celui du grand Scipion , dont Cornelia sa mere étoit sortie ; plus ambitieux du pouvoir , qu'animé du desir de la gloire , si ce n'étoit de celle de l'éloquence , nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande et haute ; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles , et à rappeler les vieilles , qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même. Il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres , sans y mêler la considération de quel-

que dessein : avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturel, la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la passion prévalant sur la vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains. Il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagements le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé. Sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; et des vertus qui pouvoient être utiles à la république, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés.

Ceux qui ont tenu le parti du sénat, l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît

qu'il alloit au bien , et qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en désordre ces bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient , il poursuivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu.

Voilà , ce me semble , quel étoit le génie de Gracchus , qui sut émouvoir le peuple contre le sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'état , le peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches , et particulièrement à celle des sénateurs , qui , par autorité ou par d'autres méchantes voies , privoient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions , elle souffroit avec douleur la tyrannie ; et plus misérable que tumultueuse , attendoit plus qu'elle

ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai cru devoir faire la peinture du sénat, de Gracchus et du peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la république.

On concevra donc le sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au dedans par quelque dignité aux affaires du dehors. On aura l'idée de Gracchus comme d'une personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner tout-à-fait une république corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple, il n'étoit pas mal affectionné; mais il ne savoit comment vivre dans sa misère, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

Saint-Évremond ayant résolu de passer en Hollande , en 1665 , laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller : mais à son retour , en 1670 , il ne retrouva plus qu'une partie de ces mêmes papiers dont la plupart s'étoient perdus pendant la grande peste de Londres , entr'autres les sept chapitres suivans , avec l'affaire de Gracchus contre le sénat , qui manque à celui-ci. On n'a jamais pu les recouvrer , et Saint-Évremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en reste que les sommaires ; les voici.

CHAPITRE IX.

Le génie du peuple romain quand Jugurtha s'empara du royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus, son caractère, celui de Jugurtha. Orgueil de la noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractère de Marius, son arrogance. Génie du peuple, et l'esprit de faction contre le sénat. Le peuple supérieur au sénat, sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractère de Sylla qui relève le sénat, et opprime le peuple. Quelque chose de Pompée, et de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome et le génie des Romains dans la conspiration de Catilina , son caractere , le caractere de Clodius , et le bannissement de Cicéron , avec son caractere.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée , César et Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée et César , leur caractere : ce que le sénat étoit à Pompée , et le peuple à César. Les sentimens du premier touchant la république , et l'établissement de son pouvoir au-delà de la liberté. L'esprit de César allant par degrés au dessein de la domination.

CHAPITRE XVI.

*D'Auguste , de son gouvernement , et
de son génie.*

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguste , ils ont été trop funestes : je prétends le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Et à mon avis jamais gouvernement n'a mérité de plus particulieres observations que le sien.

Après la tyrannie du triumvirat , et la désolation qu'avoit apportée la guerre civile , il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force , et dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires ; il sut établir une heureuse sujétion plus éloignée de la servitude , que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de

plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de domination a été à un tel point de délicatesse sous quelques empereurs, qu'il n'étoit pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une disgrâce que l'on recevoit sans peine, un bannissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une soumission aisée en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du prince : pour obéir à son gré, il falloit obéir malgré soi ; mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit et la colere, en sorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement ; il a cru que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger les devoirs ; et il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obli-

gation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement, et de leur rendre autant qu'il put la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire, et sur toutes choses la qualité de dictateur détestée dans Sylla, et odieuse en César même. *

La plupart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, et des dignités ordinaires.

Il se fit appeller empereur de temps en temps pour conserver son autorité sur les légions; il se fit créer tribun pour disposer du peuple, prince du sénat pour le gouverner: mais quand il

* Non regno tamen, neque dictaturâ, sed principis nomine constitutam rempublicam: mari oceano, aut omnibus longinquis septum imperium. *Tacit. Annal. lib. 1, cap. 9.*

réunit en sa personne tant de pouvoirs différens , il se chargea aussi de divers soins ; et il devint l'homme des armées , du peuple et du sénat , quand il s'en rendit le maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le peuple dans ses droits , et ne retrancha que les brigues aux élections des magistrats. Il rendit au sénat son ancienne splendeur , après avoir banni la corruption : car il se contenta d'une puissance tempérée , qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux. Le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer , rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre , il se trouva agité de différentes pensées ,

et consulta long-temps en lui-même s'il devoit garder l'empire , ou rendre au peuple sa premiere liberté.

Les exemples de Sylla et de César , quoique différens , faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment.

Il considéroit que Sylla qui avoit quitté volontairement la dictature , avoit eu une mort paisible au milieu de ses ennemis ; et que César , pour l'avoir gardée , avoit été assassiné par ses meilleurs amis , qui en faisoient gloire.

Je sais que ces matieres-ci ne souffrent guere les vers ; mais on peut alléguer ceux de Corneille sur les Romains , puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ,
 Le grand César mon pere en a joui de même :
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé ,
 Que l'un s'en est démis , et l'autre l'a gardé ;
 Mais l'un cruel , barbare , est mort aimé , tranquille ,
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
 L'autre tout débonnaire , au milieu du sénat ,
 A vu trancher ses jours par un assassinat.

CINNA , acte II , scene premiere.

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux, Agrippa et Mécénas. Agrippa, qui lui avoit acquis l'empire par sa valeur, lui conseilla par modération de le quitter ; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, et que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux emplois de la république, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas qui n'avoit eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné.

Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais, quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du prince, et ses propres intérêts.

Mécénas étoit homme de bien, de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la vie,

que touchés de ces fortes vertus qu'on estimoit dans la république. Il étoit spirituel , mais voluptueux ; voyant toutes choses avec beaucoup de lumière , et en jugeant sainement : mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi se trouvant foible , paresseux , et purement homme de cabinet , il espéroit de sa délicatesse avec un empereur délicat , ce qu'il ne pouvoit attendre du peuple romain , où il eût fallu se pousser par ses propres moyens , et agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose , l'empire fut retenu par son conseil ; et la résolution de le garder étant prise , Auguste ne laissa pas d'offrir au sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre : mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne liberté.

Vous eussiez dit que c'étoit une con-

testation de civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune : car Auguste gouverna l'empire par le sénat, et le sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un gouvernement si tempéré plut à tout le monde, et le prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur modérée ; car enfin on passe mal aisément de la liberté à la servitude, et il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voies différentes pour éviter une même fin.

Le grand Jules né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au sénat, eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; et l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur et de clémence pour les sénateurs en particulier.

Depuis son retour à Rome , comme il se vit assuré du peuple et des légions , il compta le sénat pour peu de chose , et le traita même insolemment en quelques occasions. Tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune.

Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens , et fit naître ou du moins avancer la conspiration qui le perdit.

Auguste , un des plus avisés princes du monde , ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; et à peine se fut-il acquis l'empire par les légions , qu'il songea à le gouverner par le sénat.

Il connoissoit la violence des gens de guerre , et le tumulte des peuples ; les uns et les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente , qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le sénat , comme sur le corps

le mieux ordonné et le plus capable de sagesse et de justice : mais en même temps il s'assura les légions et le peuple par des largesses et par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit, et Auguste trouva dans sa modération la sûreté de sa personne et de sa puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire, n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination et son intérêt.

Je ne veux pas excuser les commencemens ; mais je ne doute point que dans la violence du triumvirat il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla, et de leurs semblables : il haïssoit ces âmes fières qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être craints, et le bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres; et il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au bien des affaires, mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, et considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire que l'utilité. Durant son gouvernement aucune guerre ne fut négligée, qui pût être utile; et on laissa pour les héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui les fit accommoder avec les Parthes, et renoncer au projet que faisoit César quand il fut assassiné : c'est ce qui lui fit rejeter la proposition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'empire, quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un si sage dessein.* En-

* Addideratque, dit Tacite en parlant d'un mémoire qu'Auguste avoit laissé, écrit de sa

fin il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide, qui rend la vie des hommes plus douce et plus sûre.

Il est bien vrai qu'Auguste n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre; et pour louer sa sagesse et sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses.

Hirtius et Pansa conduisirent la première guerre contre Antoine, * dont Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui fut conduite et achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de sa passion pour Cléopâtre, et de la valeur d'A-

propre main, consilium coërcendi intrà terminos imperii, incertum metu, an per invidiam. Annal. lib. I, cap. 11.

* Marc-Antoine, qui assiégeoit dans Modene D. Brutus, l'un des meurtriers de César. Antoine fut défait devant cette ville, mais les deux consuls A. Hirtius et C. Vibius Pansa y périrent: tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguste qu'on appelloit alors Octavius César.

grippa. Auguste eut peu de part aux combats, et gagna l'empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, et qu'il n'ait été blessé même en quelqu'une ; mais avec plus de succès pour les affaires, que de gloire pour sa personne. Aussi la dixième légion, un peu insolente par la haute estime qu'avoit eue pour elle le grand César, ne pouvoit goûter le neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt, et pour celui de l'empire. Jamais prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par-tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la guerre ne s'accommodoit pas à son véritable génie, et quoiqu'il triomphât avec l'ap-

plaudissement de tout le monde , on ne laissoit pas de connoître que ses lieutenans avoient vaincu.

Il eût passé pour un grand capitaine du temps de ces empereurs , qui , par leur peu de vertu , ou par leur fausse grandeur , n'osoient prendre ou tenoient au dessous d'eux le commandement des armées. Étant venu dans un siecle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits , et succédant particulièrement à César qui se devoit tout , il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le gouvernement , où le sénat ne faisoit rien de bon ni de sage , qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'état étoit toujours sa premiere pensée ; et il n'entendoit pas par le bien de l'état , un nom vain et chimérique , mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier ; car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée , pour s'abandonner au soin du public , si on

n'y trouve ses avantages ; et celui des autres , qu'il ne crut jamais être tout-à-fait séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la première considération , et le mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses successeurs , où le crime étoit moins dangereux que la vertu.

Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confiance que Mécénas ; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable ; et l'étant devenu à un point dans Rome , qu'Auguste se trouvoit obligé de s'en défaire , ou de l'acquérir tout-à-fait , il aima mieux lui donner sa fille , quelque peu de naissance qu'il eût , que d'écouter les inspirations de la jalousie.

Quant à Mécénas , comme il étoit plus agréable , et plus homme de cabinet , aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs et dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses courtisans , et ne fut pas fâché que ces Romains ,

autrefois si fiers et si libres, voulussent profiter de ses bonnes grâces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, et le soin de la cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportoit à l'état, étoit préféré à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à sa personne : ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la république.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude et de la conduite. Il défendit un jour un de ses amis accusé d'une méchanceté horrible,* et apparemment il le sauva par sa considération. Ce ne

* Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné cent trente personnes avec un seul plat.

Patina non foediore, cujus veneno Asprenati reo Cassius Severus accusator objiciebat interiisse cxxx convivas. *Plin. lib. 35, cap. 12.* Voyez aussi Suétone dans la vie d'Auguste, ch. 56.

fut pas sans choquer tous les gens de bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes , et à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement , qu'il en regagna les esprits ; et les mêmes qui s'étoient scandalisés , revenus de leur indignation , excuserent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme , par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les gens de lettres eurent part à sa familiarité , Tite-Live entre autres , Virgile et Horace ; par où l'on peut voir la bonté de son jugement , aussi bien pour les ouvrages que dans les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle , * dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux , et dont les méchans connoisseurs

* J'ai cru autrefois que la plus grande délicatesse de l'esprit des Romains avoit été sous Auguste , j'ai changé de sentiment depuis que j'ai écrit ce petit traité du gouvernement d'Auguste.

font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats , il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés , et son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres par sa raison , que de faire recevoir ses caprices par autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux , il croyoit encore qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul , et injure pour plusieurs. Que la disgrâce d'un honnête homme au contraire étoit ressentie de tous les honnêtes gens , par la pitié qu'elle fait aux uns , et l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur et l'ambition des personnes les plus élevées , sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales , estimant que les hommes y ont leurs droits ; mais cependant que c'étoit un crime de re-

chercher curieusement les secrets du prince, et infidélité de ne pas bien user de sa confiance ; mais que les affaires, devenues publiques, appartenoiënt, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, et ne pas prétendre le pouvoir empêcher quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que Tite - Live * osa écrire si hardiment la guerre de César et de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Crémutius Cordus lui récita son histoire, et il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus et Cassius les derniers des Romains. Louanges funestes à Crémutius sous Tibere, dont on lui fit, dit Tacite, ** un crime

* Titus Livius, eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeianum eum Augustus appellaret : neque id amicitia eorum offecit. *Tacitus, anal. lib. IV, cap. 34.*

** Cremutius Cordus postulatur, novo ac tum

inouï jusqu'alors , et qui lui coûta la vie. Mécénas lui avoit donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile ; c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoutoit Mécénas , c'est plutôt à nous de nous corriger, qu'aux autres de se contraindre. Si ce qu'on dit est faux, aussitôt que nous nous en piquerons, nous le ferons croire véritable. Le mépris de tels discours les décrédite, et en ôte le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes plus sensible que vous ne devez, il dépend du plus misérable ennemi, du plus chétif envieux de troubler le repos de votre vie, et tout votre pouvoir ne sauroit vous défendre de votre chagrin.

primùm audito crimine , quod , editis annalibus ,
laudatoque M. Bruto , C. Cassium Romanorum ultimum dixisset. *Tacitus, annal. lib. IV, cap. 34.*
Objectum et historico (Cremutio Cordo) quod Brutum Cassiumque ultimos Romanorum dixisset. *Sueton. in Tiberio , cap. 61.*

Auguste alla plus loin en certaines choses, et demeura fort au dessous en quelques autres. Je vois des injures oubliées; je le vois si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter. *

Cependant quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique; rien n'étoit si dangereux que de parler des amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; et ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-père, et les débauches de sa

* La conspiration de Cinna.

femme en même temps, c'est une affaire bizarre, et le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa maison; et il s'y portoit plus en simple personne privée qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé, ni du moins se mettre l'esprit en repos.

Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre: et si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, et les desseins de Livie: mais il n'avoit pas la

force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit.

Tandis qu'il voyoit tout d'une vue saine qui ne le portoit à rien, sa femme laissoit là son entendement avec des lumieres inutiles, et se rendoit maîtresse de sa volonté.

C'est ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à Auguste. * Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu; et pour ne pas croire qu'un grand empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein et du mystere où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le

* Ne Tiberium quidem caritate aut reipublicæ curâ successorem adscitum : sed quoniam arrogantiam sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse. *Tacit. Annal. lib. I, cap. 10. Vide etiam Suetonium in Tiberio, cap. 21.*

monde heureux, et il fut heureux dans le monde : il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui : et considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'empire, et le bien qu'il fit depuis qu'il fut empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'il ne devoit jamais naître, ou ne jamais mourir. *

Il mourut enfin regretté de tous les hommes, moins grand sans comparaison que César, mais d'un esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de

* Igitur mortuum (Augustum) seu necatum , multis novisque honoribus senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea Patrem patriæ dixerat , templa tam Romæ , quam per urbes celeberrimas ei consecravit , cunctis vulgo jactantibus , utinam aut non nasceretur , aut non moreretur. Alterum pessimi incepti , exitus præclari alterum. *Aurelius Victor, de vita et moribus imperatorum romanorum. Cap. I, art. 28, 29.* On a dit la même chose de l'empereur Sévère. Voyez *Aurel. Victor, de Caesaribus, cap. XX. in Septimio Severo, et AElia Spartiani Severus.*

César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la république, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'ame ; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût.

Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté ; on eût eu honte d'une entiere sujétion : et à la réserve de quelque ame fiere, que rien ne peut contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la république, et ne fut pas fâché en effet d'une douce et agréable domination.

CHAPITRE XVII.*De Tibere et de son génie.*

COMME il y a peu de révolutions où l'on en demeure à des termes si modérés, un état heureux et honnête se changea bientôt en une misérable et indigne condition. La vertu romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus et de Cassius, qui en soutenoient la fierté.

Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément presque général pour la conduite d'Auguste, et une complaisance égale pour sa personne.

A l'avénement de Tibere, cette complaisance se tourna en bassesse et en adulation.

On peut dire que ce prince naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre ; mais les Romains, plus disposés à servir que Ti-

bere à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit espérer leur sujétion. Voilà quel fut alors le génie du peuple romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, et faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'empire.

Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci, devenu empereur, donnoit au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste et si prudente, Tibere fit une science de cabinet, où étoit renfermé un faux et mystérieux intérêt du prince, séparé de l'intérêt de l'état, et presque toujours opposé au bien public.

Le bon sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes et les mauvaises actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'empereur, ou se jugeoit par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les légions , fut d'un service fort avantageux , et peu de temps agréable. Quand le danger fut passé , on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir , puisqu'il avoit su les y remettre. En vain il fut fidele à Tibere , sa modération à refuser l'empire ne le fit pas trouver innocent ; on le jugea coupable de ce qu'il lui avoit été offert ; et tant d'artifices furent employés à sa perte , qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir , mais qui méritoit de commander. Il périt , ce Germanicus , si cher aux Romains , dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'empire , qu'un empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique ; le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux ; les charges , les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus , ou à des gens

qui devoient perdre les autres. Enfin le bien du service n'entroit plus en aucune considération ; car, dans la vérité, les armées avoient plutôt des proscrits que des généraux, et les provinces des bannis que des gouverneurs. A Rome, où les loix avoient toujours été si religieusement gardées, et avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'empire, Tibere soupçonnoit aussitôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir.

S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passoit pour un esprit dangereux qui vouloit rétablir la république. Louer Brutus et Cassius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguste, une offense secrète qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre ; car Tibere le louoit toujours en public, et lui faisoit décerner des honneurs divins, qu'il

étoit le premier à lui rendre : mais les mouvemens humains n'étoient pas permis, et une tendresse témoignée pour la mémoire de cet empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du prince.

Jusqu'ici vous avez vu des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique ; présentement c'est la cruauté ouverte, et la tyrannie déclarée.

On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes : on abolit les meilleures loix, et on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le salut de l'empereur, mais dans la vérité la perte des gens de bien qui restoient à Rome.

Tout est crime de lèse-majesté ; on punissoit autrefois une véritable conspiration, on punit ici une parole innocente malicieusement expliquée.

Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs

miseres, les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs, les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards enfin devenoient funestes. La naïveté du discours exprimoit de méchans desseins ; la discrétion du silence cachoit de méchantes intentions : on observoit la joie comme une espérance conçue de la mort du prince : la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité, ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée, qui, se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage et de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger, avoir de la peur, ou de l'assurance, tout étoit crime, et attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les soupçons d'autrui vous rendoient coupables ; ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque délateur infame, vous aviez à redouter l'imagination de l'empereur ; et quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures.

Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien ; car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître étoit infailliblement perdue, et celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée.

Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'hon-

neurs et de biens qui le laissoient toujours dans la dépendance , voulut s'affranchir de toute sujétion , et n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître.

Instruit des maximes de l'empereur , et devenu savant en son art , il lui enleve ses enfans par le poison ; et il étoit sur le point de se défaire de lui , quand ce prince , revenu de son aveuglement , comme par miracle , garantit ses jours malheureux , et fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre.

Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant : il vécut odieux à tout le monde , et importun à lui-même , ennemi de la vie d'autrui et de la sienne : enfin il mourut à la grande joie des Romains , n'ayant pu échapper à l'impatience d'un successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eu de la république à l'empire , et il me paroît qu'il

n'eût pas été moins doux de vivre sous les empereurs , que sous les consuls , si les maximes d'Auguste eussent été suivies.

Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibere fut embrassée de la plupart de ses successeurs qui mirent l'honneur de leur regne , non pas à mieux gouverner l'empire , mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment , Auguste fut moins estimé pour avoir su rendre les Romains heureux , que Tibere pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les loix ; et tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la politique , tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur et une digne autorité.

Les forces de l'empire ne regardoient plus les étrangers , la puissance de l'empereur se faisoit sentir aux naturels , et les Romains opprimés tinrent lieu de nations assujetties.

Enfin les Caligula , les Néron , les Domitien pousserent la domination au delà de toutes bornes , et quoique les droits des empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des rois , ils se porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains de leur côté devinrent également funestes aux empereurs ; car passant de la servitude à la fureur , ils en massacrèrent quelques uns , et s'attribuerent un pouvoir injuste , et violent d'en ôter , et d'en établir à leur fantaisie.

Ainsi les liens du gouvernement furent rompus , et les devoirs de la société venant à manquer , on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissent , ou à la perte de ceux qui devoient commander.

Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des empereurs , et à la brutale violence des gens de guerre ; mais si on veut remonter jusqu'à la première

cause , on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de Tibere , et le gouvernement établi sur les maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des règles , les plus dérégés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations et de leurs humeurs.

On ajoute pour le moins une politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser , y reviennent par réflexions quand elles sont faites , et appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature.

Mais , que les empereurs aient agi par naturel , par politique , ou par tous les deux ensemble , je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon , et introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures et délicates , connut admirablement le

génie de son temps , et n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti , en véritable sujétion.

Tibere plein de ruses et de finesses , mais d'un faux discernement , se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté , et incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir , et les moins soumis étoient disposés à l'obéissance.

Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos : car il est à remarquer qu'un prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan , qui lui faisoit craindre tous les autres.

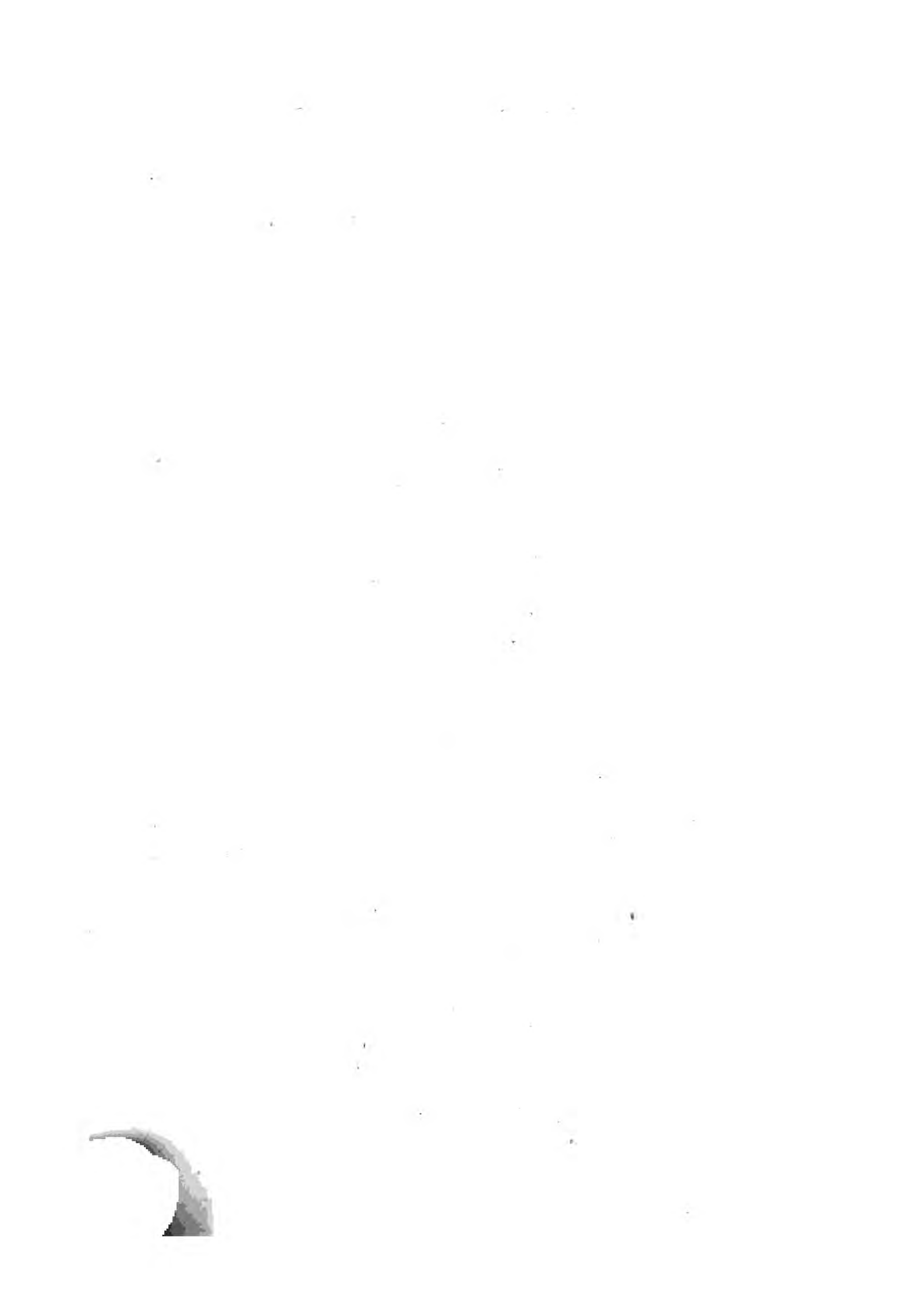
Avec ses fausses mesures , la cruauté augmentoit tous les jours ; et comme celui qui offense est le premier à haïr , les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit

ouvertement , et les traita comme ses ennemis , parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'esprit de docilité qui régnoit alors , faisoit endurer paisiblement sa tyrannie. On souffrit la brutalité de Caligula avec une soumission pareille ; car sa mort est un fait particulier , où le sénat , le peuple , ni les légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de Clodius , et l'insolence de Messaline. On souffrit la fureur de Néron , jusqu'à ce que la patience étant épuisée , il se fit une révolution dans les esprits.

Aussitôt on conspira contre sa personne : des conspirations particulières on vint à la révolte des légions , de la révolte des légions à la déclaration du sénat. Peut-être que le sénat eût pu rétablir la liberté , mais déjà accoutumé aux empereurs , il se contenta de disposer de l'empire. Les cohortes prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes , et les légions des provinces ne

purent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci, les unes nommant un empereur, les autres un autre. Ce ne furent que massacres et guerres civiles, et jamais les esprits ne se trouverent dans leur véritable situation, si vous en exceptez le regne de quelques princes qui surent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des empereurs et de l'empire.



COMPARAISON

DE CÉSAR

ET ALEXANDRE.

C'EST un consentement presque universel, qu'Alexandre et César ont été les plus grands hommes du monde; et tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont cru faire assez pour les conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation et leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne plus hardi se déclare pour le premier; et depuis que les versions de Vaugelas et d'Ablancourt * ont fait ces

* Vaugelas a traduit la vie d'Alexandre, écrite par Quint-Curce; et d'Ablancourt a traduit les Commentaires de César.

héros le sujet de toutes nos conversations, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport et la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre fils d'un roi considérable ; César d'une des premières maisons de cette république dont les citoyens s'estimoient plus que les rois. Il semble que les dieux aient voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre par le songe d'Olympias, et par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance, ses larmes jalouses de la gloire de son père, le jugement de Philippe qui le croyoit digne d'un plus grand royaume que le

sien , appuyerent l'avertissement des dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvoit en lui , tout jeune qu'il étoit , plusieurs Marius. César songea qu'il avoit couché avec sa mere ; et les devins expliquèrent que la terre , mere commune des hommes , se verroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre , de n'avoir encore rien fait à un âge où ce conquérant s'étoit rendu maître de l'univers.

L'amour des lettres leur fut une passion commune : mais Alexandre ambitieux par - tout , étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses études , et avoit pour but principal dans les sciences , d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'Aristote , d'avoir publié des connoissances secretes , qui ne devoient être que pour lui seulement , et il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les lettres , que par les armes.

Comme il avoit l'esprit curieux et passionné, il se plut à la découverte des choses cachées, et fut touché particulièrement de la poésie.

Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homere ne soit connue, et qui ne sache qu'en faveur de Pindare, les maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine de Thebes et la désolation générale de ses citoyens.

L'esprit de César un peu moins vaste, ramena les sciences à son usage, et il semble n'avoir aimé les lettres que pour son utilité. Dans la philosophie d'Épicure, qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paroît que l'éloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle étoit nécessaire dans la république pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux Rostres* à la mort de sa tante Julia avec beaucoup d'ap-

* La tribune aux harangues.

plaudissement ; il accusa Dolabella , et fit ensuite cette oraison si adroite et si délicate pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre , que certains dits spirituels d'un tour admirable , qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame , et de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leur sentiment est sur le sujet de la religion ; car Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition , se laissant posséder par les devins et par les oracles. Ce qu'on peut attribuer , outre son naturel , à la lecture ordinaire des poètes , qui donnoient aux hommes la crainte des dieux , et composoient toute la théologie de ces temps-là.

Quant à César , soit par son tempérament , soit pour avoir suivi les opinions d'Épicure , il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité , n'atten-

dit rien des dieux en cette vie , et se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le représente au siege de Marseille , * la hache à la main dans un bois sacré , où donnant les premiers coups il incitoit les soldats , saisis d'une secrete horreur de religion , par des paroles assez impies. Salluste lui fait dire que la mort est la fin de tous les maux , qu'au-delà il ne reste ni souci , ni sentiment pour la joie. **

* *Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, et aeriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :*
Jam, ne quis vestrum dubitet subvertere silvâ,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non sublato, securâ pavore,
Turba, sed expensa superiorum et Cæsaris ira.

Lucani Phars. lib. III, vers. 432.

** In luctu atque miseriis mortem ærumnarum
requiem, non cruciatum esse ; eam cuncta mortali-
um mala dissolvere ; ultra neque curæ, neque
gaudio locum esse. *Sallust. de conjuratione Cati-
linae, cap. 51.*

Mais comme les hommes, quelque grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance, César fut troublé d'un songe qui lui prédisoit l'empire, et se moqua de celui de sa femme, qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance; véritablement il fut modéré en des plaisirs indifférens : mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'épigrammes contre lui, et d'où vint à la fin ce bon mot, que César étoit la femme de tous les maris, et le mari de toutes les femmes.

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas insensible. Barsiné et Roxane lui donnerent de l'amour, et il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant. *

* Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat, specie singu-

Le plaisir du repas si cher à Alexandre, et où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux et dans l'action, Alexandre ne fût sobre et peu délicat; mais dans le temps du repos, la tranquillité lui étoit fade s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un et l'autre jusqu'à la profusion : mais César avec plus de dessein et d'intérêt. Ses largesses au peuple, ses dépenses excessives dans l'édilité, ses présens à Curion, étoient plutôt des corruptions, que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines, il se dépouilla de toutes choses, et ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. Lorsqu'il n'avoit

lari spado, atque in ipso flore pueritiæ; cui et Darius fuerat assuetus, et mox Alexander assuevit. Quintus-Curtius, lib. VI, cap. 5, num. 22.

presque plus besoin de personne , il paya les dettes de toute l'armée. Les peintres , les sculpteurs , les musiciens , les poètes , les philosophes (tous illustres nécessaires) eurent part à sa munificence , et se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral ; mais dans le dessein de s'élever , il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; et à peine se vit-il maître de l'empire , qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Éphes-tion , ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient des liaisons pour ses affaires , ou un procédé assez obligeant , mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux , et ceux qui le pratiquoient , n'appréhenderent ni sa colere , ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême , ou il étoit le plus charmant ou le plus terrible ; et on n'alloit jamais sû-

rement dans une privauté où il engageoit lui-même ; cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille : O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidele pendant ta vie, et un poëte comme Homere après ta mort !

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel, il est temps d'examiner le génie des conquérans, et de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires ; néanmoins selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'auroit employé ses grandes et admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altiere et ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla :

difficilement eût-il pu chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'édilité où les magnificences et les profusions étoient permises, ses dons et ses présens hors de saison, l'auroient rendu justement suspect au sénat. Peut-être n'auroit-il pu s'assujettir à des loix qui eussent gêné une ame si impérieuse que la sienne; et tentant quelque chose à contre-temps, il auroit eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la république, César, dont le courage et la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite étoit si fine et si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, et jamais

convaincu ; lui qui , dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois , secouroit les uns pour opprimer les autres , et les assujettir tous à la fin ; il est à croire , dis - je , que ce même César , suivant son génie , auroit soumis ses voisins , et divisé toutes les républiques de la Grece , pour les assujettir pleinement. Et certes , avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour , avoir laissé des voisins mal affectionnés , la Grece presque entièrement soumise , mais peu affermie dans la sujétion , avec trente-cinq mille hommes , soixante-dix talens et peu de vivres , avoir cherché un roi de Perse , que les Grecs appelloient le grand roi , et dont les simples lieutenans sur les frontieres faisoient trembler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination , et quelque chose de plus , que si aujourd'hui la république de Genes , celles de Lucques et de Raguse , entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la

guerre au grand roi, c'eût été sur les frontières de proche en proche, et il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses états par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée, et qu'il ne se fût pas contenté de la fille du roi, avec cinq ou six provinces, qu'Alexandre refusa, peut-être insolemment? Enfin si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le roi de Perse, suivi d'un million d'hommes : quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sais s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles ; je crois du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, et nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie : autrement Darius eût traîné la guerre de province

en province toute sa vie ; il falloit qu'il pérît comme il arriva , ou que mille peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immodéré, et cette ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à Alexandre , le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens , qu'ils furent tous près de l'abandonner : mais c'est là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. Allez , lâches , leur dit-il , allez , ingrats , dire en votre pays , que vous avez laissé Alexandre avec ses amis , travaillant pour la gloire de la Grece parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie M^r. le prince n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens , et cette confiance de lui-même. Alexandre , dit-il , abandonné des siens , parmi des barbares mal assujettis , se sentoit si digne de commander , qu'il ne croyoit pas

qu'on pût refuser de lui obéir. Être en Europe ou en Asie , parmi les Grecs ou les Perses , tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes. Ce qu'on dit à l'avantage de César , c'est que les Macédo-niens eurent affaire à des nations pleines de mollesse et de lâcheté , et que la conquête des Gaules , dont les peuples étoient fiers et belliqueux , fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns et des autres ; mais il est certain que César ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers , à la réserve des femmes , des enfans et des vieillards , qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté : des multitudes de combattans sans ordre et sans discipline ; et à la vérité , si vous en exceptez deux ou trois , César pouvoit dire , *veni , vidi , vici* , en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que

Labiénius commandant les légions, n'eût pas moins assujéti nos provinces à la république, où, selon toutes les apparences, Parménion n'auroit pas donné cette grande bataille, qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat, et que César un jour étoit perdu sans Labiénius, qui, après avoir tout battu de son côté, envoya la dixième légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'opposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux, Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, et reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hasards, mais plus rares, et je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres. Je ne vois pas aussi que les peuples de l'Asie dussent être si mous et si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la plus

grande puissance de la république, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes qui n'avoient qu'une partie de l'empire de Darius ? Crassus y périt avec ses légions, du temps de César ; et un peu après Antoine y fit un voyage funeste et honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des Gaules : car, dans la guerre civile, il assujettit la république avec la meilleure partie de ses forces ; et la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'empire pour s'être fait empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains : les Scipions, Æmilius, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, ses propres ennemis, ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cents années, fut le fruit d'une seule heure de combat. Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre,

c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands états n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des nations qu'il a subjuguées ; et afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de César, qui n'a pu donner une forme à l'état selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir. Il me reste une considération à faire sur Alexandre, que tous les capitaines des Macédoniens ont été de grands rois après sa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres comparés à lui durant sa vie ; et certes je lui pardonne en quelque sorte si dans un pays où c'étoit une créance reçue que la plupart des dieux avoient leur famille en terre ; où Hercule étoit cru fils de Jupiter pour avoir tué un lion, et assommé quelques

voleurs : je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de Philippe qui pensoit que sa femme eût commerce avec un dieu, si trompé par les oracles, si se sentant si fort au dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable, et cherché son origine dans les cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération : et tandis qu'il se donnoit au monde pour une espece de dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un homme. Après avoir parlé si long-temps des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots, que, par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes choses, dans les affaires de la république, dans les emplois de la guerre. A la vérité les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant : mais la conduite et la capacité ne pa-

roissent pas y avoir la même part. La guerre d'Espagne contre Pétreius et Afranius, est une chose que les gens d'une expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables sieges des derniers temps ont été formés sur celui d'Alexie; nous devons à César nos forts, nos lignes, nos contrevallations, et généralement tout ce qui fait la sûreté des armées devant les places. Pour ce qui est de la vigueur, la bataille de Munda * fut plus contestée que celles d'Asie, et César courut un aussi grand péril en Égypte qu'Alexandre dans le bourg des Malliens. Ils ne furent pas moins différens dans le procédé que dans l'action. Quand César n'avoit pas la justice de son côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raisons que ses volontés; il suivoit par-tout son ambition.

* Munda, ville d'Espagne.

ou son humeur. César se laissoit conduire à son intérêt ou à sa raison.

On n'a guere vu en personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclaircis qui causerent la perte de Philotas, et qui, à la honte d'Alexandre, entraînent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parmenion; tous ces mouvemens étoient inconnus à César : on ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde et le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci.

Alexandre n'étoit proprement dans

son naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des rois; s'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions; il avoit peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes: jamais si plein de confiance, que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelque autre foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son ame trop élevée, s'ajustoit mal aisément au train commun de la vie; et peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur les héros, dont l'empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secretes, ni de ces mouvemens intérieurs

de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple et facile ; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, et si fort au dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double empire qui exige une double sujétion ; et souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne regne pas dans les solitudes, et que ce leur est une nécessité de converser avec nous, il seroit de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse : nous les révérerions comme des dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes. Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, et disons que par des moyens praticables, César a exécuté les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des Romains. Alexandre étoit naturellement

au dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le maître de l'univers, et que dans les expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

OBSERVATIONS

SUR SALLUSTE

ET SUR TACITE.

A M. VOSSIUS.*

J'AI voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluste et de Tacite ; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en politique. Chez lui la nature et la fortune ont peu de part aux affaires ; et je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées de certaines actions toutes simples, ordinaires et naturelles.

* Isaac Vossius, fils de Gérard Jean Vossius.

Quand Auguste veut donner des bornes à l'empire , c'est à son avis par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même empereur , s'il en est cru , prend des mesures pour s'assurer les regrets du peuple romain , ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur.

L'esprit dangereux de Tibere , ses dissimulations , sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connaître le naturel de l'homme , que de donner à ce prince un artifice universel ; la nature n'est jamais si fort réduite , qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions , que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés. Et il n'est pas croyable que Tibere , assujetti tant d'années aux volontés de Sejan , ou à ses infames plaisirs , ait pu avoir toujours dans cette faiblesse et cet abandonnement , un art

si recherché, et une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devrait faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrètes d'Agrippine, l'esprit détourné de la noirceur de l'action et de la funeste image de cette mort, laisse échapper le parricide à sa haine, et le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art : car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, et, si je l'ose dire, il se concilie le jugement des lecteurs, lorsqu'on met

tant d'adresse et de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses, Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à désirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au-delà des affaires par trop de pénétration et de profondeur. Quelquefois des spéculations trop finies nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier, est de bien faire connoître le génie des hommes, les affaires viennent après naturellement par des actions peu

recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la république, sans être appuyé des légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens, et à s'unir les factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté, où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux et de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, et de ruiner sa patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il sait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La harangue de César nous découvre assez qu'une

conspiration ne lui déplait pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des loix, et à la dignité du sénat, il laisse appercevoir son inclination pour les conjurés : il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers ; les dieux lui sont moins considérables que les consuls, et à son avis la mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens et le repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait après que César a fait le sien. Il va droit au bien, mais d'un air farouche : l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie ; il mêle le chagrin de son esprit, et la dureté de ses manières, avec l'utilité de ses conseils.

Ce seul mot d'*optimo consuli*, qui fâcha tant Cicéron pour ne pas donner assez d'étendue à son mérite, me fait pleinement comprendre, et les bonnes intentions, et la vaine humeur de ce consul. Enfin par les diverses peintures des acteurs différens, non seulement je me représente les personnes, mais il

me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'histoire de Jugurtha. La description de ses qualités et de son humeur vous prépare à voir l'invasion du royaume, et trois lignes nous dépeignent toute sa manière de faire la guerre. Vous voyez dans le caractère de Métellus, avec le rétablissement de la discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'armée en Afrique du même esprit qu'il harangue à Rome.

Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son éloge ; peu attaché au devoir et à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des amis. *Dein parentes abunde habemus, amicorum unquam neque nobis, neque cuiquam omnium satis fuit.* Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempérament, et croit assez obliger son lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se pré-

sente, est exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia, selon mon jugement, inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées pour nous donner les portraits de Caton et de César, si beaux à la vérité, que je les préférerois à des histoires toutes entières.

Pour conclure mon observation sur ces deux auteurs, l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les causes générales des désordres de la république sont très souvent alléguées par celui-ci. Je ne sais s'il descend assez aux intérêts et aux considérations particulières. Vous diriez que les conseils subtils et raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la république; et c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses, presque tout dans les passions et dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés,

plus de crimes ; mais l'habileté les conduit, et la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruauté est prudente, et la violence avisée. En un mot le crime y est trop délicat ; d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, et qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais, laissant là Salluste et Tacite dans leurs caracteres différens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les assemblées, apprennent l'ordre, les formes et toutes les matieres qui s'y traitent. Passant de là par les ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors, et il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application et l'expérience.

Mais quand ils viennent à s'établir dans les cours, on les voit grossiers aux choix des gens, sans aucun goût du mérite, ridicules dans leurs dépenses et dans leurs plaisirs.

Nos ministres en France sont tout-à-fait exempts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flatterie, et m'étendre un peu sur M. de Lionne, * que je connois davantage.

C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent ; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du mérite des hommes, et une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me suis étonné mille fois qu'un ministre qui a confondu toute la politique des Italiens, qui a mis en désordre la prudence concertée des Espagnols, qui a tourné dans nos intérêts tant de princes d'Allemagne, et fait agir selon nos desseins ceux

* Hugues de Lionne, marquis de Fresne et de Berny, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes : je me suis étonné , dis-je , qu'un homme si consommé dans les négociations , si profond dans les affaires , puisse avoir toute la délicatesse des plus polis courtisans pour la conversation et pour les plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un grand homme de l'antiquité , que son loisir est voluptueux : mais que par une juste dispensation de son temps , avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître , jamais affaire n'a été retardée par ses plaisirs. *

Parmi les divertissemens de ce loisir , parmi ses occupations les plus importantes , il ne laisse pas de donner quelques heures aux belles lettres , dont Atticus , cet honnête homme des anciens , n'avoit pas acquis une connois-

* Sulla litteris græcis atque latinis juxta atque doctissime eruditus , animo ingenti , cupidus voluptatum , sed gloriæ cupidior : otio luxurioso ; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata. *Sallust. Bell. Jugurt. c. 95.*

sance plus délicate dans la douceur de son repos, et la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, et la science qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, et lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté et la politesse de son esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux ouvrages ; personne ne les fait mieux ; il sait également juger et produire, et je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert. De là viennent les insinua-

tions, les complaisances, et toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés : mais, soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également, et leur agrément venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération et du crédit. Ils vieillissent donc dans les cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure, avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, et que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : et certes le plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous.

Car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire paroissent moins honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de cour qui les fait réussir dans la ville, et les rend ridicules aux courtisans. Mais enfin la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession ; et devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les courtisans qui s'élevent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à desirer en leur suffisance, et leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de cour la connoissance des affaires, et l'expérience dans la guerre.

T A B L E.

RÉFLEXIONS SUR LES ROMAINS.

CHAPITRE PREMIER. <i>De l'origine fa- buleuse des Romains , et de leur génie sous leurs premiers rois.</i> Pag. 1	
CHAP. II. <i>Du génie des premiers Ro- mains dans les commencemens de la république.</i> 12	12
CHAP. III. <i>Des premières guerres des Romains.</i> 16	16
CHAP. IV. <i>Contre l'opinion de Tite- Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.</i> 20	20
CHAP. V. <i>Le génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.</i> 31	31
CHAP. VI. <i>De la première guerre de Carthage.</i> 44	44
CHAP. VII. <i>De la seconde guerre pu- nique.</i> 52	52

CHAP. VIII. <i>Du génie des Romains vers la fin de la seconde guerre de Carthage.</i>	83
<i>Sommaires des chapitres IX, X, XI, XII, XIII, XIV et XV. Pag. 103-104</i>	
CHAP. XVI. <i>D'Auguste, de son gouvernement, et de son génie. . .</i>	105
CHAP. XVII. <i>De Tibere et de son génie.</i>	130
COMPARAISON <i>de César et Alexandre.</i>	145
OBSERVATIONS <i>sur Salluste et sur Tacite. A M. Vossius.</i>	169

FIN.



